L'UTILITÉ DU POUVOIR MONARCHIQUE.

CONTENANT

L'HISTOIRE DE PHALARIS,

AVEC

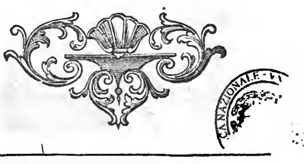
SES LETTRES SUR LE GOUVERNEMENT,

ET

LES CONSEILS D'ISOCRATE, ou le Modele des Miniſtres.

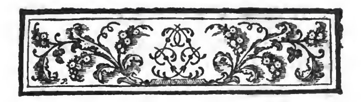
Par M. C. de S. M.

TOME SECOND.



M. DCC. XXVI.





LETTRES DE PHALARIS SOUVERAIN D'AGRIGENTE, ET LES SENTIMENS D'ISOCRATE SUR LE GOUVERNEMENT.

PREMIERE LETTRE

De Phalaris à Alcibe.



POLICLET de Messine, que tu as si faussement accusé de trahison envers les Citoyens, m'a gueri d'une maladie presque incurable. Je sçai bien que ces

nouvelles ne te feront aucun plaisir ; aussi Esculape même, le Prince de la Medecine, ni tous les Dieux ne pourroient pas corriger la malice de ton ame : Elle est empoisonnée par des traits si dangereux, que la Vertu ce contre-poison si admirable, n'y pourroit faire aucun effet. Les maux les plus violens dont le corps se trouve accablé, peuvent être soulagés par les soins d'un Medecin habile, & par la force des remedes ; mais un cœur dépravé, & abandonné aux malheureuses impressions d'une nature corrompuë, ne quitte presque jamais ses cruelles habitudes: fais de tout ceci une juste application, & apprends qu'une mauvaise action est moins blâmable, lorsqu'une dure necessité nous force à la faire, que quand nous la commettons de sang froid, & par le seul plaisir de faire mal.

LETTRE II.

Aux Magariens.

JE ne me plains pas de ce que peu ſenſible à tous les bienfaits dont je vous avois comblé, vous ayiez par la plus noire ingratitude, témoigné fauſſement contre moi, ſur le different des bornes que j'ai avec mes voiſins: mais je ne puis me pardonner ma trop grande bonté; & il me ſemble qu'ayant déja éprouvé votre peu de reconnoiſſance, je devois être plus ſage: je m'imaginois que mes liberalités & toutes les autres marques de bienveillance dont je vous accablois tous les jours, ſeroient capables de vous faire rentrer en vous-mêmes, & vous forcer à reconnoître votre Bien-facteur.

LETTRE III.

A Thirsene.

SI on ne peut mettre en doute que ceux qui agissent contre leur devoir, & contre la raison, sont dans l'erreur, & en danger d'en être rigoureusement punis à l'avenir (ce que tu as soûtenu au Conseil des Egestins) que dois-tu esperer, toi qui sans co ntrainte, & de propos déliberé t'abandonnes à toutes sortes d'iniquités ? tu sembles me rendre plus de justice en attribuant mes actions à la divine Providence.



LETTRE IV.

A Licinne.

SI j'eusse été présent lorsqu'en l'Assemblée des Leontins, tu demandois avec tant de curiosité, qui, & d'où j'étois ? quels furent mes parens ? j'aurois pû satisfaire ta curiosité, & je t'aurois épargné en même tems une démarche si peu convenable, en te répondant que mon nom est Phalaris, fils de Leodamente, né en Astipalese, banni de mon païs, Tyran d'Agrigente, Expert en beaucoup de choses, & jusqu'à present d'un courage invincible. Voilà qui je suis, apprends desormais à me connoître ; pour moi je sçais que tu n'es qu'un tissu de vices & de crapules, sans foi, & sans Religion, rebelle aux Loix, outré

dans tes plaiſirs infâmes, mol & effeminé en tems de paix, le cœur rempli de baſſeſſe, & ne cherchant que la retraite en tems de guerre. Dis-moi, ſi après un portrait ſi fidele je dois demander aux Leontins qui tu es? J'eſpere que ces peuples laſſés de la guerre que je leur fais, te rendront bien-tôt priſonnier entre mes mains, pour être puni de la témerité des diſcours que tu as tenus à mon ſujet, & pour réparer par une captivité dure & équitable tous les crimes dont tu es noirci.

LETTRE V.

Aux Leontins.

SI vous voulez voir finir la guerre que je vous fais, pour goûter la tranquillité d'une paix bien aſſûrée, livrez-moi Licin-

ne, afin qu'épuisant ſur lui toute ma fureur, je rende le calme & le repos à votre Ville. Craignez qu'en conſervant encore ce traître vous n'éprouviez mon juſte reſſentiment, & ſoyez ſûrs que me renvoyant ce témeraire, je le punirai avec autant de rigueur que vous le deſirez tous.

LETTRE VI.

A Zeuſibe.

QUoique la faute que toi & ton fils ont commis ne dût meriter aucun pardon, neanmoins comme je ſçai que l'un n'a peché que par trop *de vieilleſſe*, & l'autre par trop *de jeuneſſe*, je veux bien vous la pardonner, mais à condition que l'experience que tu dois avoir acquiſe étant parvenu à un âge ſi avancé, te rendra ſage, & que

ton fils profitera des avantages qu'un âge peut apporter pour apprendre à ſuivre ou à éviter les differentes voïes qui nous conduiſent, ou à la vertu, ou au crime : ainſi les mêmes raiſons qui vous font aujourdh'hui éprouver ma clemence, pourroient dans la ſuite vous immoler à ma juſtice, ſi vous ne profitez de ces ſages avis.

LETTRE VII.

A Eveno.

J'Avois reſolu d'abord de faire mourir ton fils que je tiens priſonnier, pour le punir des outrages qu'il a faits aux Capitaines de mon armée ; mais j'ai trouvé la vengeance trop douce pour ſon crime, & je crois que le laiſſant vivre, ſa captivité ſera pour toi un plus dur ſupplice

que ſa mort, car tu n'aurois pû ſurvivre à ſa perte, mais ſa miſere toûjours préſente à tes yeux te cauſera un tourment perpetuel : juge par là ſi je ſçai me vanger. Adieu.

LETTRE VIII.

A Sameas.

COmme je t'ai toûjours reconnu une droiture de cœur à l'épreuve de tout, une ſenſibilité pour autrui admirable ; & que loin d'envier le bonheur de tes voiſins, tu t'en réjoüis, & leur en ſouhaite ; j'ai crû être obligé de te faire part de la grande Victoire que j'ai remportée par terre & par mer, & enfin t'apprendre la défaite entiere de la Cavalerie ennemie ; avoüe que cette nouvelle démonte toute ta politique, &

que l'ironie sied bien au Vainqueur; après cela que ce triomphe ne soit point cause de ton desespoir.

LETTRE IX.

A Cleostrate.

JE ne puis m'empêcher d'être surpris, & de regarder comme un prodige les effets merveilleux que l'on attribuë à ta morale, & à tes remontrances: je m'étois toûjours imaginé que pour corriger autrui, il étoit necessaire d'être parvenu à un degré de pureté exemte du plus foible reproche: ainsi, ne trouve pas mauvais si je n'ai pas grande foi à tes miracles, puisque tu veux reprimer chez les autres ce que la foiblesse de ta nature te fait conserver avec tant d'habitude: Pour devenir

censeur severe des vices des hommes, il faut auparavant se connoître soi-même, & se faire la premiere application de nos satyres.

LETTRE X.

A Lacrite.

JE sçai que tu as tous les sujets possibles d'être sensible à la mort de ton fils, j'y prends autant de part que s'il m'appartenoit; & quoique ces sortes de malheurs n'ébranlent pas pour l'ordinaire ma fermeté, tenant pour maxime que ces douleurs & ces chagrins excessifs sont inutiles, & ne reparent pas notre perte, neanmoins j'en ai été troublé, & j'ai ressenti des émotions qui m'étoient jusqu'alors inconnuës: cependant ce qui doit nous consoler, c'est qu'il

eſt mort les armes à la main, combattant avec courage pour la Patrie, & en forçant la Victoire de le ſuivre par tout ; ſa fin eſt conſiderable, ſa deſtinée eſt honorable & digne d'envie ; & ce qui doit arrêter le cours de nos larmes, c'eſt qu'ayant vêcu ſans reproche, ſa mort eſt le triomphe de ſa vertu : Car quel eſt l'homme, quoique né avec les plus nobles ſentimens, & avec une élevation d'ame non commune, qui puiſſe répondre de ne s'écarter jamais de lui-même, & de ne pas tomber dans la foibleſſe des autres hommes ? Souvent les paſſions les plus groſſieres nous paroiſſent au commencement ou des amuſemens, ou des occupations que le monde autoriſe. L'ambition, par exemple, qui ſemble être inſéparable du Heros, à quels travers ne nous expoſe-t-elle pas ? L'amour

que l'on regarde comme un passe-tems, un délassement d'esprit, un jeu, & un amusement innocent, ne produit-il pas tous les jours des effets cruels, & ne cause-t-il pas aux plus grands hommes des foiblesses honteuses, aux animaux mêmes ? Enfin, l'homme environné sans cesse de tant de differens ennemis jaloux de sa grandeur, ne se trouve pas toûjours assez fort pour resister à tant d'orages ; c'est pourquoi celui qui sort de ce monde après avoir soûtenu courageusement tous les assauts qu'il nous y faut essuyer, loin d'être regretté, nous doit rendre jaloux de son bonheur ; sois donc persuadé qu'il s'est acquitté envers toi des graces que tu lui as faites en le mettant au monde, en se rendant digne de vivre par une attention parfaite sur lui-même, & une conduite

loüable, & après avoir cherché la mort dans le lit d'honneur; c'est pourquoi, mon cher Alacrite, la fermeté, dans cette occasion, doit faire taire la nature, & te faire supporter plus patiemment un malheur inévitable pour tous les hommes.

LETTRE XI.

A Megaele.

JE t'ai envoyé les Chevaux que j'ai crû les plus propres pour la Guerre, & qui sont déja faits au feu, avec ordre à Tenere qu'il te fournisse de l'argent; si tu as besoin de quelque chose, ne crains pas de m'en avertir, car je veux tout t'accorder.

LETTRE XII.

A Aglas.

TU me conseillois de cacher dans le sein de la terre, les trésors que Dieu a bien voulu me donner ; cette précaution m'a paru trop basse, & trop rampante pour la suivre : je laisse ces indignes soins aux hommes craintifs, qui employans toute leur vie à entasser biens sur biens, sont dans une perpetuelle méfiance de les perdre, & semblent en les cachans dans le centre de la terre, vouloir ensevelir la honte & la bassesse de l'avoir si mal acquis. Pour moi qui n'apprehende que l'inconstance de la fortune, & qui fais consister mon bonheur à trouver de veritables amis, je distribuë mes biens, & en fais part à ceux

ſur l'amitié deſquels je puis compter ; tu es le ſeul qui a mépriſé mes préſens ; de ſorte que ſi par un revers du ſort je me voyois tomber le Sceptre des mains ; je ne trouverois pas en toi un ami pour me conſoler de ma diſgrace ; ainſi je te prie de ne point refuſer le préſent que je t'envoye : & ſi par une délicateſſe inſéparable de ton grand cœur, tu ne veux pas le poſſeder en propre, garde-le comme un dépôt, & rends-moi la juſtice de croire que tant que je connoîtrai la fidelité & la ſincerité de mes amis, je ne confierai rien à la terre ; car ce ſeroit pour moi une grande ſatisfaction, ſi je tombois dans le malheur, de voir mes amis fortunés, & ma chûte m'en ſeroit bien moins ſenſible.



LETTRE

LETTRE XIII.

A Eumel.

SI selon les sentimens de la Nature il n'est point injuste de se vanger de celui qui nous a le premier offensé, tu dois tout appréhender de mon ressentiment, toi, qui as recherché avec tant d'étude à me nuire.

LETTRE XIV.

A Erodie.

JE sçai que pour faire éclater avec plus de sûreté la vangeance, il ne faut pas menacer celui que l'on veut accabler, de crainte qu'il ne cherche les moyens de détourner la tempête; mais je laisse aux esprits communs & aux cœurs nourris dans

la baſſeſſe, ces indignes projets: un homme d'honneur ne doit pas attaquer ſon ennemi au dépourvû: ainſi je t'avertis que je te punirai pour m'avoir offenſé, & je ne te donne cet avis que pour augmenter ta peine par l'attente de la punition, & par le châtiment même.

LETTRE XV.

A Ariphet.

TEs Ouvrages meritent d'être vantés, & d'être mieux récompenſés que je n'ai fait; mais je te prie de ne me rien demander touchant mes affaires, parce qu'elles ne peuvent être trop ſecrettes.



LETTRE XVI.

A Amphionom.

QUand je fais quelques préſens aux hommes d'un merite diſtingué, je ne crois pas leur faire graces, au contraire, je m'eſtime heureux quand ils veulent bien les accepter ; ainſi juge du plaiſir que tu m'as fait en ne mépriſant ce que je t'ai envoyé.

LETTRE XVII.

A Erithie ſa femme.

JE reconnois bien, ma Erithie, toutes les obligations que je t'ai, tant par rapport à moi, que par rapport à mon fils que je t'ai laiſſé, puiſqu'étant banni de notre païs, loin de vouloir

te remarier, tu as genereusement rejetté toutes les propositions qui t'ont été faites sur ce sujet. A l'égard de mon fils, tu lui sers de pere & de mere : quoi de plus loüable! que d'avoir conservé dans ta situation assez de tendresse pour Phalaris, pour ne te pas oublier, & pour Paurolas assez de naturel pour ne pas vouloir partager entre un autre & lui toute ton inclination ; ainsi pour second mari tu es contente du premier, & tu as bien voulu conserver le fruit de nos amours. Persevere donc dans ces nobles sentimens, & ne cesse jamais de répandre tes graces sur le pere & sur le fils, jusqu'à ce qu'il n'ait plus besoin ni de pere ni de mere : ne crois point que je te recommande avec tant d'instance son éducation, par la méfiance que j'aye de ton exactitude & de ton attention pour ce sujet,

mais comme tu ſçais, il eſt naturel à un pere qui n'a qu'un ſeul fils, d'en craindre la perte, & d'en ſouhaiter la perfection; c'eſt pourquoi ne t'étonne pas ſi je t'en parle ſi ſouvent dans cette Lettre. Adieu.

LETTRE XVIII.

A Paurolas ſon fils.

MOn fils, la premiere démarche de l'honête homme, c'eſt d'honorer & reſpecter ceux qui nous ont donné l'être, & meſurer notre reconnoiſſance aux graces qu'ils nous ont faites en nous tirant du neant: Et quoiqu'un fils bien né doive aimer avec une égale tendreſſe ſon pere & ſa mere: cependant s'il ſe trouvoit dans la cruelle neceſſité de s'éloigner de l'un ou de l'autre, il ſeroit plus con-

venable d'abandonner le pere, parce que outre que la mere ſupporte les douleurs de l'enfantement qui lui coûtent ſouvent la vie, elle eſt encore chargée du ſoin d'élever ſes enfans juſqu'à un certain âge; & le pere qui n'a point eſſuyé toutes ces peines, ne laiſſe pas de partager le plaiſir de voir ſon fils élevé & en état de recevoir les impreſſions d'une ſolide vertu : Mais ce qui doit te rendre encore plus ſenſible aux bontés de ta mere, c'eſt que par mon exil elle a eu ſeule tout le ſoin de ton éducation; rends-lui donc ce que tu devrois à tous deux, je te tiendrai compte de tout l'amour que tu auras pour elle; va au devant de tout ce qui peut lui faire plaiſir, ſoulage notre exil par tes tendres careſſes, embraſſe-la quelquefois pour moi, & ſois ſûr que ta grande reconnoiſſan-

ce pour ta mere, comblera de plaisir Phalaris ton pere.

LETTRE XIX.

Au Même.

TOut ce qu'un pere doit raisonnablement faire pour son fils, je l'ai fait, Paurolas ; c'est à toi maintenant de t'en acquitter envers moi, si tu ne veux tomber dans le vice de l'ingratitude ; cependant tu méprises les Sciences, je t'en ai souvent repris ; que veux-tu donc qui te distingue des animaux ? sujet aux mêmes foiblesses, n'auras-tu point de vertu qui t'éleve ? ignores-tu que la Science est la nourriture de l'Ame & de l'Esprit ? Peux-tu te resoudre à vivre dans l'obscurité, sans connoître tout ce qui t'environne ? Quoi ! tu n'auras pas la no-

ble curiosité d'apprendre les beaux effets de la Nature! peux-tu joüir de la vûë de tant de prodiges, sans vouloir en approfondir la cause? Enfin, mon fils, tu ne peux pas me donner une plus grande satisfaction, qu'en cultivant ton esprit par la recherche de tout ce qu'il y a de plus digne de l'occuper.

LETTRE XX.

A Erithie.

SI tu n'oses envoyer Paurolas en Agrigente, parce que j'y fais observer les Loix avec severité (ce qui passe pour tyrannie parmi le peuple qui ne veut point de subordination) il faut que tu ayes bien de la foiblesse; si c'est la Nature qui te fait agir, il y a de l'injustice, en ne voulant pas partager avec moi les fruits de notre mariage; car

selon

car ſelon la cauſe generatrice, le fils tient plus du pere que de la mere ; mais ſelon le droit naturel, il appartient à tous les deux ; ne penſe donc pas qu'en me l'envoyant, l'inclination & la tendreſſe qu'il a pour toi ſe ralentiſſent, je lui mettrai toûjours devant les yeux ce qu'il te doit : car le plus grand bien que nous puiſſions laiſſer à nos enfans, c'eſt une heureuſe & une noble éducation, c'eſt un tréſor ineſtimable. Ne fai donc pas de difficulté de m'envoyer Paurolas, afin qu'il s'en retourne dans un équipage convenable au fils de Phalaris & d'Erithie, & que du moins en mon abſence, vous joüiſſiez des grandes richeſſes que j'ai amaſſées : Car qui ſeroit l'homme aſſez dénaturé pour chercher à s'enrichir, dans la vûë ſeulement d'en faire part à ſes amis, ſans ſe ſou-

cier de sa femme & de son fils ; Mais comme il est convenable, & qu'il est du devoir d'un pere & d'un mari, d'élever sa famille, j'ai resolu de vous envoyer la plus grande partie de mes richesses . par plusieurs raisons, dont la vieillesse n'est pas la moins considerable ; la mort qui n'épargne personne, & qui ne respecte aucun âge, peut m'enlever demain. De plus, la grande maladie dont j'ai été attaqué ces jours passés, m'a fait connoître que rien n'est plus fragile que l'homme, & que l'instant qui nous voit naître, nous voit finir : que Paurolas parte donc sans differer ; car l'ardeur que j'ai de le revoir, doit fixer l'inconstance de la mer & des vents, pour le conduire de Candie en Agrigente, & puis s'en retourner.

LETTRE XXI.

A Paurolas.

J'Ai reçû la Couronne que tu m'as envoyée, pesant six cens écus d'or, & je l'ai acceptée d'autant plus volontiers, qu'elle vient de toi, & que je reconnois par ce présent ta grandeur d'Ame. Je ne m'en suis servi que le jour que je sacrifiai aux Dieux de notre Païs, pour la Victoire obtenuë contre les Lorintins, & puis je l'ai renvoyée à ta mere, parce que je n'ai trouvé personne qui la meritât mieux qu'elle : ce nous sera une Couronne inestimable, si tu réponds aux grandes idées que nous avons de toi, & que tu n'ayes d'autre guide dans toutes tes actions que la Vertu.

LETTRE XXII.

Au Même.

LOrsque je fus en Himere pour quelques affaires necessaires, les filles de Stesicore chanterent quelques Oeuvres Poëtiques ; les unes faites par leurs peres, les autres par elles-mêmes : Et quoique leurs Vers n'eussent pas la même force, ni la même beauté que ceux de leurs péres, je ne laissai pas d'admirer la grande érudition de ces jeunes filles dans un âge si tendre, & d'envier le sort de ces heureux Chefs de familles, qui recüeilloient par ces jeux d'esprit, les fruits d'une éducation heureuse & noble, & de laquelle ces sçavantes Vierges avoient sçû si bien profiter : Ain-

ſi, mon cher Paurolas, épargne-moi la baſſeſſe d'être jaloux du bonheur d'autrui ; di-moi quelles ſont tes reſolutions, & quel eſt ton but, en t'appliquant ſeulement aux exercices du corps, comme aux Armes, à la Chaſſe, & aux autres travaux, & negligeant les ſciences qui ſont la nourriture de l'ame, & la ſeule occupation de l'eſprit ? ce doit être cependant là le premier exercice de l'homme, & les autres ne ſont que des amuſemens & des délaſſemens de ce même Eſprit. Je conviens qu'il faut avoir ſoin du corps, pour conſerver la ſanté, mais ces ſoins doivent être moderés, à moins que l'on ne fît d'autres exercices que ceux de combattre dans les Jeux publics, où l'adreſſe & la force du corps ont plus de part que l'eſprit : mais celui qui veut s'élever au-deſſus du commun, &

ſe rendre capable de gouverner une République, doit travailler ſans ceſſe pour s'acquerir cette ſageſſe conſommée, cette conduite irreprochable, cette droiture de mœurs à l'épreuve de toutes les paſſions : Et enfin cette connoiſſance parfaite de ſoimême pour mieux connoître les autres hommes ; qualités ſi neceſſaires à ceux que la Fortune a mis au-deſſus des autres. Ne t'imagine donc pas qu'il ſuffiſe à un Prince de ſçavoir domter un cheval, quelque fougueux qu'il ſoit, l'accoler avec adreſſe & de bonne grace, ſe ſervir des armes avec vigueur & avantage ; & en un mot poſſeder toutes les autres qualités du corps: Tu te tromperois, mon fils ; il eſt vrai qu'un Guerrier ne doit pas ignorer ces nobles exercices ; mais il faut de la tête & de la prudence à un Heros, la valeur &

la grandeur en ſont inſéparables, & la Vertu doit conduire toutes ſes actions ; & ce ſont là des qualités de l'Ame que nous ne pouvons acquerir qu'en faiſant une grande attention ſur nous-mêmes, & par une longue experience. Ne ſui point les dangereuſes maximes de ce Politique qui ſoûtient qu'un Prince pour ſe maintenir doit être Tyran, & que pour la tyrannie l'étude & la ſcience ſont inutiles ; qu'il ne faut qu'un corps robuſte, & un cœur inſenſible : je ne fais cette diſgreſſion, mon fils, que pour te donner une idée ſi affreuſe de la tyrannie, que tu l'évites avec ſoin : car tu n'ignores pas que j'ai le malheur de paſſer pour Tyran, vice neanmoins que je déteſte, puiſque je puis t'aſſûrer que ſi je le ſuis, c'eſt contre ma volonté ; car il n'eſt point de ſort plus malheu-

reux ; toûjours dans la crainte ; toûjours dans le soupçon ; se voir contraint de prendre ombrage de tout ; ne pouvoir avoir aucune confiance à personne ; être toûjours exposé à perdre la vie, & à regarder vos plus fideles Courtisans comme des espions, vos Gardes comme des assassins, & vos Peuples comme autant de secrets témoins qui vous reprochent vos cruautés & votre injuste ambition. Ah ! que le sort d'un particulier est bien plus souhaitable ! du moins il n'apprehende que le Tyran & ses injustes vexations : Reconnois donc, mon fils, l'erreur où étoit celui qui soûtenoit qu'il ne falloit que de la vigueur & de la force dans un Tyran, & apprends qu'il a plus besoin de lumieres & d'esprit qu'un autre ; avec quelle politique ne doit-il pas cacher ses sentimens ? & quels

differens perſonnages ne doit-il pas faire ? une clemence feinte, & une bonté outrée doivent couvrir ſes cruautés & ſa tyrannie ; l'agrandiſſement de ſes Etats, & l'interêt de ſes peuples, ſervent de prétexte à ſes projets ambitieux ; la noble ardeur de conſerver la liberté de ſes Sujets, ſemble l'obliger à déclarer la guerre à ſes voiſins : Enfin, toute ſon étude n'eſt qu'à ſatisfaire toutes ſes paſſions, & à s'efforcer par un tiſſu de grandes actions en apparence, de s'immortaliſer aux dépens d'un pauvre peuple accablé de miſeres, dont les cris pénetrent juſqu'aux cieux. Hé bien, mon fils, après un portrait auſſi fidele de la tyrannie, n'en concevrez-vous pas toute l'horreur & toute l'indignation qu'elle merite ? Et n'avouërez-vous pas plûtôt que la clemence, la douceur, & l'affa-

bilité, ſont des qualités eſſentielles pour un Prince, & qu'un Etat eſt bien plus floriſſant lorſque la Paix y regne, & que le Chef meſure ſon ambition à l'interêt propre de ſes peuples? Quel bonheur eſt plus grand pour un Roy, que de ſe pouvoir dire; je ſuis l'amour de mon peuple, je leur ſers de pere, l'air ne retentit que des vœux qu'ils font pour ma conſervation; ils vivent dans une abondance, & dans une aiſance admirable; le Commerce leur eſt ouvert par tout; les autres Nations envient leur bonheur, & on me propoſe pour modele à tous les autres Princes! Ah! mon fils, qu'un Prince comme celui que je vous propoſe, eſt à admirer & à ſuivre, & qu'il y a bien plus de gloire pour un Heros, de maintenir ſes Peuples dans la tranquillité, que d'acheter le titre

de Conquerant, en ſacrifiant à une paſſion démeſurée de s'élever & de faire la conquête du Monde, le ſang & le bien des pauvres Sujets, qui forment & qui produiſent l'autorité Royale ! Applique-toi donc, mon fils, deſormais à cultiver ton Ame par la lecture des bons Livres, afin que profitant des ſages conſeils de ces Legiſlateurs, tu te rendes digne de me ſucceder, en reparant par ta clemence, & par ton humanité, la mauvaiſe opinion des Peuples ſur mon Gouvernement.

LETTRE XXIII.

Aux Camarins.

J'Ai envoyé vers les Geliens & Leontins pour leur faire ſçavoir que j'ai beſoin d'argent;

je vous écris aussi afin que vous preniez vos mesures pour m'en envoyer au défaut d'armes, de chevaux, & d'hommes, dont vous dites votre Ville dégarnie: si-tôt que les Leontins ont reçû mes ordres, ils m'ont envoyé cinq talens; & les Gelliens m'en ont promis dix: ainsi je compte que vous ne serez ni moins exacts que les Leontins, ni moins liberaux que les Gelliens.

LETTRE XXIV.

Aux Leontins.

LEonidas, que vous aviez envoyé pour m'épier, a été découvert, & est en ma puissance; sa témerité meritoit la mort, cependant je vous le renvoye, afin que vous ne doutiez pas des grands préparatifs que je fais

pour vous faire la Guerre ; il m'a déclaré ſincerement toute votre entrepriſe, & m'a aſſûré que vous manquiez de tout, ſinon de crainte, de terreur, & de famine que vous avez en abondance.

LETTRE XXV.

A Jeroſme.

TU m'as demandé ce que j'eſperois faire pour vaincre les Leontins qui m'ont uſurpé avec toute licence des Terres qui m'appartenoient ; je ne te dirai pas que le bon droit & la Juſtice ſeront mes armes, n'étant point l'agreſſeur, mais défendant ſeulement mon païs ; parce que tu ne ferois point de cas de telle réponſe : cependant je puis t'aſſûrer que je fais

autant de fonds sur l'équité de mes armes, comme sur mes forces, & sur mes trésors, n'étant point incertain de ma Victoire, puisque mon Ennemi se trouve dépourvû de tout, & que je suis très-puissant en hommes, chevaux, navires, & argent.

LETTRE XXVI.

A Nicophême.

TU as dit au Conseil des Leontins, que j'ai fait mourir dans les tourmens les plus cruels, tous ceux qui tenoient le parti contraire; ton dessein en exagerant ma cruauté, n'a pas réüssi: car loin que ma severité & ma tyrannie ayent animé les Leontins à entreprendre de me faire la Guerre, ils ne paroissent pas en avoir la noble

ardeur. Je suis fâché qu'ils ne suivent pas tes bons conseils, car la Victoire se rangeroit sûrement de leur parti ; ainsi ne te rebute pas, & tâche à les engager à prendre les Armes ; je t'en tiendrai un fidéle compte, si tu peux les y resoudre, n'aimant rien davantage que la Guerre & les Combats.

LETTRE XXVII.

A Timonat.

J'Ai vaincu les Leontins, & ma Victoire est complette : cependant je t'en ménagerai le détail, de crainte que ce recit ne fût la fin de ta vie ; je ne sçai si je devrois aussi t'avertir de la défaite entiere des Tauromonitains & des Tancléens qui étoient leurs Alliés, ni de la li-

berté de mes Prisonniers, après avoir reçû pour leurs rançons cent talens; si je craignois être la cause de ta mort, & que mon bonheur ne te portât des coups trop sensibles, je te ferois connoître la grandeur de mes Conquêtes.

LETTRE XXVIII.

A Pythagoras.

IL semble que la tyrannie de Phalaris soit fort contraire à la Philosophie de Pythagoras; cependant j'espere que si j'avois le bonheur de te frequenter, nous pourrions nous trouver semblables en bien des choses: j'ai tant oüi vanter ta Vertu & ta probité, que je te regarde comme un modele à suivre. Ta délicatesse, & la droiture de tes mœurs

mœurs te font fuir les Tyrans & la tyrannie, mais ne me condamne pas sans m'entendre; ferme les oreilles aux discours injustes du Peuple, dont la mauvaise opinion de mon Gouvernement me blesse; si j'osois aller te trouver desarmé, & sans Gardes, je le ferois, mais je courrerois risque d'être pris; & si j'y vais bien accompagné, on soupçonneroit cette démarche : Ainsi, si tu veux m'obliger, donne-toi la peine de venir toi-même, tu n'as rien à craindre, tu pourras m'éprouver; car si tu me regardes comme Tyran, tu trouveras que je suis plûtôt homme privé; & si tu me considere comme homme privé, tu me connoîtras quelque chose du Tyran, quoique ce soit par nécessité, parce que je n'ai point d'autres moyens pour conserver cet Etat, que la cruauté & l'au-

torité abſoluë. Or ſi la bonté peut être ſûrement avec la tyrannie, je deſire avec ardeur te poſſeder dans mes Etats ; car t'ayant pour guide, je ne peux rien faire d'injuſte, tes ſages conſeils, & tes opinions certaines, ſeront des Loix pour moi ; & ſoûtenu par ta conduite, & par ta vertu, j'eſſayerai de marcher dans des voyes plus douces & agréables que je n'ai fait : car le bon ou mauvais Gouvernement dépend d'un ſage ou d'un injuſte Miniſtre.

LETTRE XXIX.

A Torax.

JE ne ſçai ſi je dois attribuer ton ſilence, ou à l'obſcurité de mon ſtyle, ou à la malice à ne vouloir pas m'entendre ; ſçache

cependant que par nos comptes, tu m'es demeuré redevable de deux cent talens: si tu veux le sçavoir plus certainement, tu n'as qu'à attendre celui qui te le fera connoître d'une maniere bien differente à celle dont je te l'avois fait sçavoir.

LETTRE XXX.

A Ariphade.

L'Ignorance, la témerité, & la conduite dereglée, sont des pieges où tombent presque tous les hommes ; ce sont du moins les défauts ordinaires de la jeunesse, & les vices favoris de ton fils ; & quoiqu'il ne m'ait laissé aucun lieu de douter de son mauvais naturel, & de la dépravation de son cœur, en m'offensant avec impudence, j'ai

pourtant jusqu'à present suspendu ma vangeance, non à sa consideration, mais à la tienne, parce que plusieurs personnes m'ont assuré de ton integrité & de ta bonté ; ainsi, je ne veux point que la malice & la corruption du fils, troublent l'innocente vieillesse du pere ; car il est à présumer que n'ayant que ce seul fils, tout débauché & abandonné à ses passions qu'il est, tu ne laisse pas d'avoir pour lui cette tendresse paternelle qui te fait encore craindre de le perdre : ainsi, l'amour du pere surmonte les mauvaises qualités de l'enfant : Toutesfois, si malgré tes remontrances & les miennes, il s'endurcit dans ses vices, & ne veüille pas changer ; qu'il soit assûré d'être puni de sa rebellion ; & afin que mettant offense sur offense, il ne puisse pas trouver de mauvais prétextes

pour masquer sa témerité, je t'avertis que je lui ai écrit tout ce que je te mande par celle-ci.

LETTRE XXXI.

A Nicenet.

SI tu es assez fol pour croire que tous les avis que j'ai donnés à ton pere de tes folies, ayent eu pour but la crainte que tu m'échapât, tu te trompes; & s'il n'y avoit que ce sujet, il seroit inutile d'écrire: rend-toi justice, & rend graces à la vieillesse & à l'honneur de ton pere, qui n'ayant que toi d'enfant, mourroit de douleur si je te punissois comme tu le merites; j'ai compassion aussi de ta grande jeunesse, & j'attribuë tes fautes à ton peu d'experience; si cepen-

dant tu ne rentres en toi-même, & ne respectes pas ma clemence, en te rendant digne du nom que tu portes, & en marchant sur les traces de tes ayeux, je te punirai : ainsi, ne te repais pas de chimeres ; la foudre est prête à t'écraser, ne te repose pas sur la lenteur de ma vangeance : préviens donc l'orage en évitant Timandre ; car il faut bien plûtôt suivre l'avis profitable d'un ennemi, que le pernicieux conseil d'un ami.

LETTRE XXXII.

A Antimaque.

SI tu te trouves en pouvoir de me rendre ce que je t'ai prêté, sans le faire, tu es le plus ingrat de tous les hommes : mais si malgré tes efforts tu te trou-

ves dans l'impuissance, la faute est pardonnable envers ceux qui regardent tout du bon côté ; cependant sçache que le pardon que je t'accorde n'est que pour prolonger le payement, & non pour perdre ma dette.

LETTRE XXXIII.

A Aristemène.

QUoique je sois très-sensible à la part que tu prends à ce qui me regarde, cependant je te prie de moderer la douleur que la nouvelle de mes blessures t'avoit causée : car elles me sont si glorieuses, que quoique je sois presque demeuré sur la place dans le combat, j'envisageois la mort, qui, selon l'opinion vulgaire, doit être odieuse à tous les hommes, comme un

terme honorable, & à souhaiter pour la défense de sa Patrie : Car quoi de plus noble, & plus propre à immortaliser, que de mourir les Armes à la main, en combattant pour la Vertu, & pour la Gloire ?

LETTRE XXXIV.

A Xenopithe.

LA calomnie & l'injustice de mes Accusateurs ne m'effraïent pas, parce que si je fais mal, j'y suis porté par la necessité qui n'a pas de Loi ; mais les autres le font naturellement : ainsi, la difference qu'il y a de moi Tyran, & de vous, d'une condition privée, c'est que je confesse ma faute, quoique j'aye la liberté & la puissance d'en commettre sans en rendre compte

pte, au lieu que vous n'oseriez confesser ce que vous niez, craignant la rigueur de la Loi.

LETTRE XXXV.

Aux Catanéens.

QUand quelques-uns de vos Citoyens me furent amenés Prisonniers, lesquels entre tant de milliers n'avoient nul espoir de se dérober à ma juste vangeance, parce que vous vous souciez peu de leur vie : cependant je leur donnai la liberté, non pour vous faire croire que j'aye moins de haine & d'aversion pour vous, car vous méritez toute mon indignation : mais afin que, quand vous souffrirez les peines dûës aux offenses que vous m'avez faites, la grandeur de votre misere, & le poids de

vos chaînes vous faſſent reſſouvenir de vos crimes.

LETTRE XXXVI.

Aux Mêmes.

IL vous ſemble peut-être que vous avez trop ſouffert, quand je vous ai puni de la cruauté que vous avez eu de faire brûler avec l'inhumanité & la tyrannie la plus grande, trente des miens, parce qu'ils avoient été cauſe de la défaite de cinq cens hommes d'Armes, après m'avoir dérobé ſept talens: je veux neanmoins bien vous avertir que ces ſortes de châtimens ne ſont rien en comparaiſon des tourmens que je vous prépare ; car tant que la Providence qui gouverne le Monde, entretiendra ce même ordre en ſon harmonie, je n'a-

bandonnerai point la haine que je vous porte ; & toutefois la guerre continuelle que je vous ferai, sera moins pour me vanger, que les Dieux qui ont le pouvoir de maintenir, ou de ruiner toutes choses : car en faisant jetter impitoyablement ces hommes innocens dans le feu, la noirceur de cette action ne fait pas seulement Phalaris votre ennemi, mais même tous les Elemens, & le Soleil qui n'a pû souffrir sans Eclipse l'horreur & la bassesse de ce crime.

LETTRE XXXVII.

A Christophéme.

TOi & tous ceux qui vantent mes forces, ma politique, & mes ruses en Guerre, & qui en prennent pour témoignage la

Victoire que j'ai remportée sur les Leontins, me rendent justice, sans trop m'en faire accroire: Je combats pour l'honneur, car c'est l'éguillon de la Vertu: Cependant il faut avoüer que malgré mes soins & ma prudence, je dois attribuer à la fortune presque tout le gain de la Bataille, parce qu'il n'est rien dans le Monde qui ne soit élevé par ses faveurs, ou détruit par ses caprices.

LETTRE XXXVIII.

A Polignot.

SI tu veux recevoir encore de mes nouvelles, cesse de m'accabler de loüanges, & de vouloir m'élever au-dessus des autres hommes; la flaterie est une bassesse indigne d'un hom-

me d'honneur, & d'ailleurs si tu faisois tant de cas de moi, tu n'aurois pas refusé mes présens. Apprends donc que parmi gens d'experience & de sçavoir, la parole n'est reputée que l'ombre de la chose.

LETTRE XXXIX.

A Axioque.

L'Homme sensé ne doit jamais se glorifier de sa Noblesse, lorsque sur tout il ne la doit qu'à ses Ayeux; car la veritable consiste dans la Vertu: je n'en connois point d'autre; tous les degrés d'honneur sont des coups de hazard qui tombent indifferemment, & sans nul égard au mérite sur tous les hommes: Ainsi, tout homme vertueux, quoique d'une condi-

tion basse & obscure, est plus estimable qu'un Prince sans honneur, & sans autre titre que sa Principauté, qui est un fantôme de Noblesse. En effet, que nous servent ces Dignités, ces Puissances, ces grands Noms pompeux, si par une conduite basse & rampante, nous démentons notre Naissance? Non, ne donnons point dans ces fausses idées du siecle qui donne tout aux apparences; sacrifions tout à la veritable Vertu, & avoüons qu'il est bien plus loüable & plus noble de commencer sa Famille par soi-même, & par son propre mérite, que d'emprunter son nom d'une longue suite d'Ayeux, dont on n'imite point les Vertus: ainsi, Siracusans, ne connoissez plus d'autre Noblesse que la Beauté, la Candeur, & la Pureté de l'Ame, les sentimens d'honneur, & les mou-

vemens désinteressés d'un cœur bien placé & au-dessus du vulgaire, sans vous amuser à vanter les hautes Dignités, & le rang superieur des Morts ; n'admirez que leur probité, & la bonne conduite qu'ils ont tenuë pendant leur vie, afin qu'ils vous servent d'exemples & de modeles.

LETTRE XL.

A Demotele.

JE prends en bonne part les remontrances que tu m'as faites au sujet de ma tyrannie, & le conseil que tu me donnes de fuir ce crime si détestable, parce que n'ayant jamais été Tyran, tu ne peux pas décider ni pour, ni contre la tyrannie. Pour juger un point si important j'aurois besoin de l'autorité des

Dieux, & non de l'avis d'un foible mortel ; car tu ignores qu'il y a plus de danger de se défaire de sa Principauté qu'à l'acquerir ; & quoique la tyrannie dans un homme privé passât pour cruauté punissable, même selon les Loix ; neanmoins dans un Prince elle est, pour ainsi dire, necessaire lorsqu'il a commencé de l'être, & que sa Principauté en dépend : En effet, il faut regarder la tyrannie comme la naissance de l'homme ; car il est certain que s'il étoit possible à l'homme de connoître avant sa naissance toutes les traverses & les malheurs dont la vie est accompagnée, il ne voudroit jamais sortir du néant ; il en est de même du Tyran, si avant que de le devenir, il sçavoit toutes les suites fâcheuses & toutes les infortunes que cause la tyrannie, il souhaiteroit cent fois

plûtôt de joüir du sort d'un homme privé, qui borné, & sans ambition, vit dans un repos souhaitable : Ainsi, concluons, Demotelle, que comme il faudroit mieux pour l'homme très-souvent de n'être pas, que d'être ; il seroit plus avantageux à un Tyran d'être né un simple particulier, que d'être élevé à la Principauté. Si donc avant que d'avoir goûté de la tyrannie tu m'avois donné ces conseils, & que tu m'eusses fait connoître tous les chagrins & les miseres qu'elle traîne après elle, sois certain que j'eusse suivi avec soumission tes sages avis ; mais à present que forcé par cette même tyrannie, j'ai commis une infinité de maux, les Dieux mêmes ne pourroient pas me faire changer de résolution : car je sçai bien que cessant d'être Tyran, il me faudra cesser

de vivre, parce que ceux que j'ai tourmentés ne manqueroient pas de se vanger, en me faisant souffrir une mort honteuse.

LETTRE XLI.

A Epicarme.

JE suis persuadé que le conseil que vous me donnez de quitter la Principauté, (ne la pouvant conserver que par la tyrannie) est plûtôt un manque d'experience, qu'une envie de me chagriner : Car de même qu'un Archer après avoir décoché son trait, n'est plus dans le pouvoir de l'arrêter ; aussi quand vous avez commencé d'exercer un pouvoir tyrannique, il est impossible de suivre d'autres maximes ; le Peuple accou-

tumé, pour ainsi dire, à l'oppression, & à un Gouvernement dur & severe, ne regarderoit ce changement que comme un prétexte pour les accabler davantage.

LETTRE XLII.

Au Même.

QUoique tu sois le seul qui me fait la grace de m'estimer integre & équitable, & que personne n'ajoûte foi à tes paroles: cependant un témoignage comme le tien, me suffit, parce que je te regarde comme la Regle & la Loi de toute la Sicile. Je méprise la multitude de ces Courtisans, qui flattans sans cesse les foiblesses d'un Prince, l'entretiennent dans ses folles passions, & l'applaudissent en tout.

Loin de moi ces Fanfarons de Vertu, qui profitans cruellement du foible des Princes, ne font leur Cour, & n'établiſſent leur Fortune qu'aux dépens de la réputation & de l'honneur de ces mêmes Princes; au contraire c'eſt un tréſor ineſtimable dans une Cour qu'un ſage Miniſtre, dépoüillé de tout artifice, amateur de la verité, & qui n'aimant ſon Prince qu'autant qu'il a de Vertu, ne peut ſouffrir ſans murmurer, & ſans l'en avertir, qu'il tombe dans les vices des autres hommes: En effet, n'eſt-il pas juſte qu'étant élevés au-deſſus des autres par les Dignités, nous le ſoyions auſſi par nos mœurs, & par nos actions; un homme privé peut ſe dérober au Public, & lui cacher ſes foibleſſes; mais un Prince qui voit tout l'Univers attentif à ſes moindres actions, toûjours

environné, & obſedé par des Courtiſans, qui, quoiqu'ils paroiſſent en apparence vanter & publier tous ſes projets, ſont neanmoins les premiers à les critiquer, & à divulguer juſqu'à ſes moindres mouvemens : ce Prince, dis-je, Maître de tout, doit l'être aſſez de lui-même, pour ne rien faire que de digne de l'immortalité ; Ainſi, mon cher Epicarme, ſoûtenu par un ſuffrage auſſi puiſſant que le tien, je m'eſtime le plus heureux des hommes, & ne brigue plus déſormais l'approbation de beaucoup d'autres dont je conſiderois le mérite & la Vertu.



LETTRE XLIII.

A Hypolicion.

TU n'as pas besoin, pour me venir trouver, d'autre sauf-conduit que ma parole ; elle te doit suffire, & je me fais une Loi de la garder ; ainsi, si tu parois te méfier de moi, ce sera me faire injure : car rien n'est capable de me faire violer mes sermens, fusses-tu même accusé & criminel envers moi. Cependant après t'avoir mandé de venir, tu me demandes un sauf-conduit ; c'est, je l'avoüe, m'offenser vivement, & avoir bien mauvaise opinion de moi, puisque la promesse que je te faisois ne partoit que de ma bonne volonté pour toi.

LETTRE XLIV.

A Politimon.

SI jugeant de mes mœurs, & de ma conduite par tes mauvaises qualités, & par la corruption de ton cœur, tu te défies de moi, c'est m'accuser moins de malice que de prudence ; mais si tes soupçons ne viennent que de la mauvaise opinion que tu as de la droiture de mes sentimens, tu te trompes, & ne me connois pas ; car je suis si fidele à ma foi, & j'ai tant de délicatesse sur cette matiere, que je regarde comme le veritable point d'honneur, que ne croyant personne d'une ame assez vile & assez basse pour fausser sa parole, & mesurant le cœur d'autrui au mien, je me suis neau-

moins plusieurs fois trouvé la duppe de mon trop de crédulité; tu peux donc venir en sûreté, pour rendre après témoignage, que Phalaris garde sincerement sa foi promise.

LETTRE XLV.

A Nicias.

TU n'as de l'aversion pour ton fils, que parce qu'il n'est pas partisan de tes défauts; ce qui le rend estimable & cher à tout le monde: Ainsi sois persuadé que tous ceux qui aiment sa Vertu détestent & ont en horreur tes vices.



LETTRE

LETTRE XLVI.

A Adimat.

J'Ai appris qu'il y a dispute entre ton frere & toi, pour sçavoir lequel des deux est le plus méchant; je veux vous accorder en vous avoüant ingenument, que quoique ton frere soit le plus méchant des hommes, tu le surpasses encore lui & les autres hommes en malice & en fourberies.

LETTRE XLVII.

Aux Egestins.

GArdez-vous bien de recevoir ceux que j'ai bannis: car jamais homme n'a porté plus

loin que moi la reconnoiſſance des bienfaits, & la vangeance des injures & des offenſes : les Leontins, & les Melitins vous en peuvent ſervir de preuve convaincante: Car les premiers pour avoir ſubmergé ma Galere, ont perdu leur liberté ; & les derniers pour avoir travaillé à la ſauver, ſont ſortis d'eſclavage par mon ſecours.

LETTRE XLVIII.

A Anthiſténe, & Theotin.

DEs Preſens que j'ai envoyés, Anthiſténe a bien voulu en prendre une partie, & Theotin n'a pas voulu en recevoir : c'eſt pourquoi je rends graces à l'un, & ne me plains pas de l'autre.

LETTRE XLIX.

A Meneele.

SI tu veux que l'on te croye ennemi des vices de ton pere, ne te repens pas d'être devenu bon & ſage, autrement tu perdrois la bonne opinion que les Camarins ont de toi ; car ils s'imagineroient que tu t'es couvert ſous le maſque de la Vertu, parce que l'occurrence du tems le demandoit, & que neanmoins tu es toûjours le même.

LETTRE L.

A Epiſtrate.

IL ſemble, de la maniere que tu m'écris, que je ſois le plus heureux & le plus content

des hommes ; mais il m'eſt facile de te deſabuſer en te faiſant un abregé de ma Vie. Dès ma plus tendre enfance je demeurai ſans pere ni mere ; parvenu en adoleſcence, je fus par un malheur attaché à moi, banni de mon Païs, & je perdis la plus grande partie de mon bien ; je fus élevé par gens barbares, & me vis contraint, pour éviter la perſecution que l'on me faiſoit en tous lieux, de fuir & d'être errant & vagabond : & ce qui m'étoit le plus ſenſible, c'eſt que non ſeulement j'étois accablé & tourmenté par mes ennemis, mais encore par ceux à qui j'avois fait le plus de plaiſir : Enfin, las d'une vie ſi miſerable, je vins en Agrigente, où pour me maintenir je fus contraint de devenir à mon tour Tyran, conduite que je déteſte & que je me reproche à moi-même : ſi tout

cela peut se nommer felicité, certainement je suis heureux.

LETTRE LI.

A Onestor.

TU ne peux m'obliger davantage, aussi-bien que tous mes amis, qu'en ne voulant point approfondir trop avant dans mes affaires, lesquelles ne vous touchent en rien, sinon, en ce qu'il me plaira; parce que tel est le cours de mon Etat, que mes ennemis les sachant s'en doivent plus réjoüir, que mes amis se fâcher faute de les sçavoir.



LETTRE LII.

A Eteonie.

JE ſuivrai ton conſeil en oubliant les injures qui m'ont été faites ; je trouve tant de nobleſſe & de generoſité dans cet avis, que je conçois bien à preſent que la vangeance ne doit être le parti que des ames vulgaires, incapables d'aucuns beaux ſentimens : & d'ailleurs, mortels que nous ſommes, la penſée cruelle de notre fin doit nous tenir en bride, & ſervir de frein aux paſſions humaines ; cependant malgré la grandeur des ſentimens que tu me propoſes, tous mes ſens & la nature ſe revoltent contre moi, & me diſent de ne me pas contenter de pourſuivre Pithon pendant la

vie, mais même de le ſuivre encore dans l'affreuſe nuit du tombeau, n'étant pas naturel de pardonner à un traître, qui au deſeſpoir de n'avoir pû ſeduire ni corrompre la fidelité de ma femme Erithie pendant mon exil, qu'il vouloit épouſer, ce qu'elle refuſa toûjours genereuſement pour me ſuivre, emprunta le ſecours cruel & indigne du poiſon pour ſe vanger de ſon trop de Vertu, & de ſa juſte averſion pour un commerce infâme & illegitime.

LETTRE LIII.

A Thraſinor.

CE Château que tu as abandonné parce qu'il ſe défendoit avec fermeté, a été pris & ruiné par Tenere & ſes Soldats,

plus promtement que je ne t'écris cette Lettre.

LETTRE LIV.

A Abarid.

L'On m'a dit que tu étois venu des Monts de Tartarie en nos Contrées, & que c'étoit le desir de converser avec les Hommes Illustres, qui t'y avoit attiré ; & même que tu as déja parlé au Philosophe Pytagoras, au Poëte Stesicore, & aux autres Grecs si renommés par leur mérite, que tu as retiré de leurs sçavantes conversations un bien infini : j'ai même encore appris avec plaisir, que ton esprit entraîné par le goût des bonnes choses, & par les hautes idées que ces Grands Hommes t'ont données des Sciences, n'étant pas encore

encore ſatisfait des belles inſtructions de ces ſages Philoſophes, voudroit en trouver d'autres pour apprendre d'eux les Hiſtoires qui te ſont inconnuës : Si au commencement on ne t'avoit pas fait de mauvais rapports de moi, & que tu euſſes pû reconnoître aſſez l'injuſtice de mes calomniateurs, pour que leurs médiſances groſſieres n'euſſent pas fait d'impreſſion ſur ton eſprit ; (car ſi tu es prévenu contre moi, il ſera bien difficile de te déſabuſer.) Si cependant ton opinion eſt que pour connoître la verité, il faille la chercher entre les hommes reconnus pour ſages, viens demeurer avec moi ; bien d'autres même d'un mérite diſtingué m'ont fait cette grace, & je me flatte que je pourrai démentir par ma bonne conduite, tous les mauvais diſcours de mes enne-

mis ; & si sans vanité & sans amour propre il est quelquefois permis aux hommes de se rendre justice, je puis t'assûrer que tu trouveras en moi autant d'humanité & de bons sentimens, qu'en bien d'autres, qui sont en très-grande estime & veneration parmi les hommes, & ausquels Phalaris n'est point inferieur en sagesse, & en prudence.

LETTRE LV.

A Orsicoque.

SI mes ennemis m'ont reproché qu'après avoir prié plusieurs fois Pithagoras de me venir voir, ce sage Philosophe n'y soit pas venu, parce que tu lui conseillois de m'éviter ; quel triomphe à present, & quelle

gloire pour moi, qu'un si grand homme malgré mes envieux ait bien voulu y venir, & même y séjourner cinq mois dans une tranquillité admirable ! ce m'est un très-grand avantage, car s'il ne s'étoit pas trouvé entre nous une heureuse conformité de mœurs & de sagesse, ce grand Legislateur n'auroit pas demeuré une seule minute en ma compagnie.

LETTRE LVI.

A Egesipe.

A Present qu'il n'y a plus de remede à l'exil de Clistene, & qu'il ne nous en reste que le chagrin de croire qu'il a beaucoup contribué à son bannissement, je puis vous en dire mon sentiment ; je ne pouvois

voir ſans compaſſion avec quelle ſuffiſance & vaine gloire il travailloit aux affaires de la République; je lui en mandois ſouvent ma penſée, & les mauvaiſes ſuites que cette trop bonne opinion de lui-même pourroit lui cauſer : mes ſages avis, loin de le rendre attentif ſur lui-même, le chagrinoient; enyvré de préſomption, ſéduit par les amorces trompeuſes des honneurs, & entraîné par l'ambition, il ne faiſoit aucun compte de mes conſeils, il les traitoit de folies & de chimeres, comme ſi je n'avois pas eu la moindre experience dans les affaires publiques, ou que je l'euſſe fait pour appuyer ma tyrannie, ne pouvant ſouffrir que perſonne ſe ſervît d'une autre maniere de gouverner que moi, ce qu'il a toûjours crû juſqu'à ce que, cruel joüet de la Fortune, ces mê-

mes honneurs qui l'avoient élevé au plus haut degré de gloire, l'ont précipité dans le néant & dans l'obſcurité la plus affreuſe. Bel exemple pour les hommes, qui, aveuglés par la proſperité, ne reflêchiſſent que ſur le préſent, au lieu de ſe dire ſans ceſſe; Que les plus grandes fortunes ſont ſujettes aux plus grands revers; & qu'ainſi, perſuadés de la fragilité & de l'inconſtance de cette même Fortune, il faut ſçavoir la ménager pendant qu'elle nous eſt favorable; Qu'il ne connoît que trop à preſent, par ſa funeſte experience, que Phalaris ſçait bien le Gouvernement civil; qu'il a lui-même éprouvé que la proſperité n'eſt qu'un Zephir dont le ſouffle d'abord nous enchante par ſa douceur, mais qui ſe diſſipant bien-tôt après, ne nous laiſſe que le chagrin de nous en voir privé, & nous rend ſa per-

te plus ſenſible que ſa joüiſſance : que ce même Phalaris connoiſſant le naturel du Peuple qui cherit & recherche avec ardeur la nouveauté, qui ne rend juſtice au mérite que par caprice, & qui accable à la fin ceux qu'il avoit élevés au commencement, a appris à mépriſer l'approbation indiſcrete de la multitude, & en ſouhaiteroit plûtôt le blâme que la loüange ; parce que ſa haine s'éteint plus aiſément qu'elle ne s'allume : ainſi, leurs vangeances ſont moins de dommage que leur bonne volonté & leur amitié ; car je te jure, Egeſipe, que pour te faire ſans paſſion un portrait du Peuple tel que mon experience me l'a fait connoître, je te dirai d'abord, qu'il eſt téméraire, vain ; qu'il fait ſans ceſſe des projets ſans en executer aucuns ; broüillon dans ſes entre-

prises, prêt à se soulever à tous momens, inconstant, amateur de la nouveauté, sans foi, sans Religion, ne donnant que dans les apparences, ne s'étudiant qu'à se tromper finement les uns & les autres, plein de déguisement, sacrifiant tout à l'interêt, ne connoissant point la Vertu pure, idolâtre de la Fortune; flatteur à l'excès, soumis & rampant dans la misere, insupportable dans l'abondance, ennemi de la verité, traître, & parjure, insultant à l'infortune des autres, sans humanité, sans amitié, sans honneur, aussi promt à loüer qu'à condamner, ne suivant que la brigue & la faveur, & laissant le vrai mérite dans l'obscurité: Enfin, celui qui pour gouverner une République, cherche à complaire au Peuple, prend le chemin de se perdre, & de se faire mépriser.

la crainte le retient dans le respect, la trop grande douceur l'en fait sortir : cependant combien voyons-nous d'hommes assez fols & assez aveuglés, pour mettre tout en usage, afin de se procurer le suffrage ridicule du Peuple : le pere n'aime point son enfant avec tant d'empressement, l'Amant le plus passionné ne recherche pas avec tant d'ardeur la Belle qu'il veut épouser ; l'Avare n'aime pas l'argent avec tant d'attache, & ceux qui aiment les Armes, la Guerre, & les beaux Chevaux, & qui font leurs efforts pour être Victorieux dans les Jeux Olympiques, ne prennent point tant de plaisir dans chacune de ces choses, que font ceux qui courent après la miserable gloire, la vanité, les honneurs, & la faveur du Peuple dont ils sont toûjours les

triſtes victimes : Ainſi, on ne peut être mieux vangé de ſon ennemi, que lorſqu'on le voit abandonné & entraîné par ces folles paſſions ; comme on ne peut avoir trop de chagrin d'y voir auſſi ſon ami plongé & enchaîné; c'eſt pourquoi, Vous autres parens de Cliſténe, faites-lui enviſager ſa diſgrace comme un effet des choſes humaines ; & quoiqu'il n'y ait plus de remede à ſa faute, ne laiſſez pas de la lui remettre devant les yeux, pour qu'il en connoiſſe l'erreur.

LETTRE LVII.

A Antonne.

SI-tôt que j'ai reçû ta Lettre je t'ai envoyé de l'argent ; parce que l'exactitude à rendre

ſervice & le ſervice même ſont deux plaiſirs en même inſtant ; je t'ai donc fait tenir trois talens que tu m'as demandés, afin que payant la rançon de ton fils, il ſoit rappellé d'exil, & ne ſoit plus vagabond : car j'ai reconnu par experience, combien eſt cruelle & fâcheuſe la peine de l'exil. Je t'envoye encore trois autres talens, afin de te donner les moyens de racheter les biens que tu avois vendus : Je conſeille auſſi à Cliſténe d'abandonner le Gouvernement de la République, puiſque quelques ſoins, & quelque integrité que nous ayions, tout l'avantage reſte au Peuple, & le moindre évenement fâcheux retombe ſur nous ; & ſi ſa propre experience ne ſuffit pas pour l'en convaincre, que je lui ſerve du moins d'exemple, moi qui ſuis ſon parent & ſon ami : moi

qui ne fus banni de ma Patrie que par mon peu de connoiſſance du Gouvernement, & qui par la ſuite pour m'être trop attaché à le connoître, me ſuis attiré le cruel nom de Tyran, qui m'a pour jamais éloigné de ma chere Patrie : ce ſouvenir fâcheux me donne tant d'horreur du Gouvernement, que je m'eſtimerois plus heureux cent fois de mener une vie tranquille & obſcure dans mon Païs, que d'être chargé des vains Titres de Prince & de Gouverneur dans une Terre étrangere ; je ne t'écris ceci que pour t'obliger à te décharger d'un fardeau qui pourra t'accabler, ſi tu ne préviens la tempête : ainſi, n'attribuë pas ces conſeils à l'indigne crainte que j'ai de te faire plaiſir ; je ne ſçai pas abandonner mes amis, mais je les ſers de meilleur cœur lorſque c'eſt pour

une bonne fin, & j'aime mieux les aider en prospérité, mes services en sont plus glorieux, & la reconnoissance plus certaine.

LETTRE LVIII.

A Clisténe.

QUoique je sois veritablement touché de ton infortune, & que tu en sois en partie la cause, pour n'avoir pas suivi mon conseil, je ne t'écris pas celle-ci pour te faire des reproches de ton peu d'attention à mes avis ; ce seroit une vaine gloire qui t'accableroit, loin de te soulager: ainsi, je ne cherche qu'à remedier aux maux que tu t'es attirés, & je regarde les conseils que je te donnois comme une secrete crainte que j'avois que cela n'arrivât : tu con-

noîtras les effets de l'amitié que je te porte, quand tu seras auprès de ta mere ; je ne puis te pardonner d'avoir choisi un autre azile que chez moi, lorsque tu t'es vû contraint de sortir de ton Païs, me connoissant aussi bon ami, comme je le suis, craignois-tu mes reproches ? si cela est, je ne te blâmerai point tant, puisque c'est une sagesse d'avoir honte de ses fautes passées, & que c'est un sûr moyen pour n'y plus retomber.

LETTRE LIX.

A Leonide.

QUoique tu ayes mis tout en usage pour persuader aux Camarins de me déclarer la Guerre, je suis certain que tes conseils si sages, & si prudens

n'auront aucun effet ; je ſçaurai mieux me vanger que toi ; mes actions te répondront de mon reſſentiment, & les Camarins inſtruits de ma ſeverité, lorſqu'on ma offenſé, & de ma douceur, quand on veut vivre en bonne intelligence avec moi, craignent encore les juſtes effets de mon courroux.

LETTRE LX.

Aux Enneſiens.

JE ne ſçai ſi c'eſt me flatter, que de croire que vous me devez votre liberté ; malgré votre ingratitude je vous la procurerois encore, ſi j'en trouvois l'occaſion ; ſi vous me refuſez un peu de reconnoiſſance, renvoyez-moi du moins l'argent que je vous ai prêté, j'ai envoyé

par toute la Sicile pour en chercher.

Les Leontins & les Geliens m'en ont prêté liberalement ; les Hialesiens & les Phintiesiens m'en ont promis ; serez-vous les seuls qui m'abandonnerez dans mes pressans besoins, après vous avoir prévenus dans les vôtres ? Et la generosité de vos Cousins, ne vous fera-t-elle pas rentrer en votre devoir ? Que penseroient-ils de moi, s'ils sçavoient que j'eusse assez de foiblesse pour me reduire à la dure necessité d'emprunter pour ménager des ingrats à qui j'ai rendu service d'une maniere si gracieuse ? Ainsi, si ces raisons ne sont pas assez fortes pour vous obliger à me renvoyer mes deniers, je sçaurai vous y contraindre, & vous faire repentir de votre indigne negligence.

LETTRE LXI.

Aux Mêmes.

JE ne m'attendois pas aux manieres basses & rampantes que vous avez avec moi, & je ne m'étois pas pû imaginer qu'après vous avoir secourus dans vos plus pressantes necessités, vous eussiez assez de témerité pour ne me renvoyer que huit talens sur un si grand nombre que vous me devez, encore en retenez-vous quatre : ce procedé injurieux m'outrage à un tel point, que je serois moins outré de la perte totale de mon dû ; c'est à vous de vous justifier, & de me faire sçavoir par vos Ambassadeurs le sujet de ces lâches démarches ; si c'est par necessité, & que vous ayiez été obligés de charger le Peuple

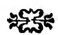
Peuple pour le recouvrement de ces deniers, je remets le reste de bon cœur à votre Ville. Phalaris a l'Ame trop noble & trop grande pour souffrir cette tyrannie, & pour vous en donner des marques, je suis tout prêt de vous renvoyer les talens que vous m'avez rendus, pourvû qu'ils soient employés pour le bien public, & non pour ceux, qui sous prétexte de gouverner une République, en sont plûtôt les Tyrans, que les peres; & ne songeans qu'à leurs interêts particuliers, succent le sang du pauvre Peuple, & rendent par ce moyen une République indigeante & malheureuse. Quant à ce qui regarde les Statuës que vous voulez m'ériger à cause des services que je vous ai rendus, je sai trop bien obliger, pour vouloir des témoignages si publics de ma libera-

lité, une ſimple reconnoiſſance me ſuffit, & je prétens vous faire un préſent égal à la dépenſe que ces fantômes d'honneur vous auroient contraints de faire.

LETTRE LXII.

A Hieron.

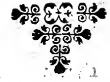
BIen que je ſois en droit de me plaindre de toi, par rapport aux mauvais diſcours que tu as tenus de moi aux Leontins; cependant j'ai pris le parti de me taire, te mépriſant trop pour te croire capable de m'offenſer, & ſçachant que les Elephans des Indes ne font aucune eſtime des Moucherons.



LETTRE LXIII.

A Ariſtenet.

LA vieilleſſe ne m'eſt point ennuyeuſe, d'autant plus que ce n'eſt pas mon autorité, ni ma ſeverité qui s'affoibliſſent; tout mon chagrin eſt de voir que tu me crains outre meſure, & c'eſt une foibleſſe indigne de l'homme; puiſque plus le ſort nous eſt contraire, plus nous devons avoir de fermeté, la crainte étant un ſupplice plus rude que le malheur même.



LETTRE LXIV.

Aux Milesiens.

VOs Ambassadeur m'ont proposé de vous prêter quelque argent, quoique je n'en aye pas beaucoup à cause des Guerres, qui m'en ont consommé une grande quantité ; je croirois neanmoins m'écarter du devoir d'ami, si je cherchois quelqu'excuse pour ne pas vous en envoyer : mais la grace que je vous demande, c'est de n'en pas agir comme bien d'autres, qui dans l'esperance de recevoir du secours de moi, m'accablent de loüanges & d'honneurs, & qui lorsqu'il est question de rendre, me traitent de Tyran & d'usurpateur : ainsi, lorsqu'un homme a assez de facilité pour prêter

ſon bien, il eſt encore moins dangereux de le prêter à un particulier, qu'à toute une République ; car du moins vous ne vous faites qu'un ennemi foible & ſans reſſource ; mais comme je crois que vous avez autant d'honneur que de probité, je vous envoye ce que vous me demandez.

LETTRE LXV.

Aux Mêmes.

JE ne vous ai point renvoyé vos Ambaſſadeurs avec cette Lettre ; ce n'eſt pas que je ne faſſe cas de votre maniere de loüer, mais parce que je n'ai rien fait juſqu'à préſent qui merite de l'être ; je me ſuis imaginé que ces éloges n'étoient qu'un artifice avantageux dont vous

vous vous serviez pour établir ma réputation chez vos voisins: mais gardez-vous de la fausse prévention des hommes, qui ne jugent que selon leurs interêts, & leurs caprices, & qui me regardant comme un homme cruel & méchant, pourroient avoir les mêmes sentimens de vous, qui cherchez à m'élever: Ainsi, puisqu'ils ne m'en croiroient pas moins Tyran, & qu'ils vous en estimeroient moins, vos loüanges me semblent inutiles.

LETTRE LXVI.

A Aleandre.

NE pense pas qu'il y ait quelques hommes capables de me faire trembler, & toi moins que tout autre: endurci com-

me je ſuis aux fatigues de la Guerre, que je n'ai jamais entrepris que pour de juſtes raiſons, & avec de puiſſantes forces, je connois mieux qu'un autre l'inconſtance de la Fortune; je ſçai qu'elle favoriſe les Armes, & qu'il faut preſque autant de bonheur que de conduite à un General; mais je me ſuis juſqu'à préſent mis au-deſſus de ſes revers, ma raiſon & ma conſtance me raſſûrent, & l'eſperance que j'ai en la Juſtice des Dieux, me fait croire que je vainquerai par tout mes Ennemis, lorſqu'ils auront la témerité de m'attaquer.



LETTRE LXVII.

A Carbon.

COmment se peut-il faire que ceux qui condamnent ma severité, & la cruauté de mes supplices, ne vous ayent pas averti, vous qui ne cherchez qu'à m'attaquer, & m'offenser: en sorte que l'on plaint seulement ceux qui souffrent le juste châtiment dû à leurs crimes; & on ne cesse pas de chagriner & de forcer Phalaris à punir; mais je connois votre mauvais caractere, & votre cœur endurci dans le crime: vous m'offensez, quoique vous publiïez que je suis cruel & sans misericorde; que feriez-vous, si je vous traitois avec douceur? cessez donc d'être méchant, je cesserai

rai d'être Tyran & Barbare.

LETTRE LXVIII.

A Cleodie.

POurquoi es-tu aſſez imprudent pour entreprendre de me nuire, ſans ſçavoir ſi tu le peux ? & pourquoi le veux-tu faire pour plaire à la niece d'un vil Artiſan, noirci du crime d'avoir aſſaſſiné ſon beau-pere, & qui ne doit ſa fortune qu'à cette énormité & ce parricide ? Je veux néanmoins ne pas executer les tranſports de mon juſte reſſentiment, & affoiblir ma vangeance par un torrent d'injures ; je veux te punir de la même maniere, toi & tes deſcendans, que tu cherchois à le faire ſans t'en avoir donné ſujet.

LETTRE LXIX.

A Polux.

IL semble par tes Lettres que tu es fort surpris de mon changement de vie, parce qu'auparavant j'étois ravi de me montrer à un chacun avec plus d'assûrance qu'un Tyran n'auroit dû faire, & maintenant à peine me fais-je voir de mes parens, & de mes meilleurs amis : j'évite avec grand soin les hommes ; cependant cette maniere de vivre ne doit pas t'étonner, puisque je n'ai point trouvé de bonne foi, non seulement dans le commun des hommes, mais encore dans mes plus proches & meilleurs amis ; les passions maîtrisent tous les hommes, chacun agit selon son propre inte-

rêt, la bonne foi & la sincerité sont bannies de la societé, la plus fine fourberie est le seul canal qui conduit à la Fortune : ainsi, je crois qu'il est plus convenable de demeurer dans les deserts affreux d'Afrique, & dans les bois inaccessibles de Numidie, habités seulement par les bêtes les plus feroces, que de vivre parmi les hommes ; & il y a plus de sûreté avec les Lions, & avec les Serpens : Je ne te dis tout ceci que par la funeste experience que j'ai faite de leur infidelité.

LETTRE LXX.

Au Même.

POurquoi as-tu publié en pleine Assemblée l'horreur des supplices dont je me sers

pour punir les méchans, sans avoir fait connoître les raisons & les causes de ces terribles châtimens ? Tu veux donc me faire passer pour un Tyran, tout couvert du sang du Peuple, & tu ne veux pas me rendre la justice de faire voir, que si je punis rigoureusement, les coupables sont noircis de crimes si affreux, que le Ciel courroucé de ces infamies, m'écraseroit de sa foudre, si j'avois moins d'exactitude & de severité.

LETTRE LXXI.

A Timostene.

NE laissez pas le Soldat dans l'inaction, la molesse lui rendroit les travaux de Mars insupportables ; qu'une partie laboure dans le Château ; que

l'autre fasse des Digues, pour empêcher l'inondation de la Mer, afin que le cours de ses rapides eaux étant détourné, les champs devenus steriles par ses vagues & ses débordemens, deviennent fertiles & abondans; & nous reconnoîtrons ceux qui auront le plus d'empressement à remedier à ces incidens naturels.

LETTRE LXXII.

A Cleomenide.

NOus t'avons envoyé les dons convenables aux Jeux Gimniques, sçavoir, des Caques d'huile, & quatre cens muids de froment, & nous en avons aussi envoyé à ton fils, qui conviennent à la jeunesse, comme le vin, les vers de Stecico-

re, quoique peut-être il ſe trouve quelques Siracuſans qui penſent que ces préſens envoyez par un Tyran, ſont un prétexte pour couvrir plus adroitement ſes injuſtes projets.

LETTRE LXXIII.

A Policlet.

J'Ai bien voulu, à ta conſideration, pardonner à Caleſere qui avoit conjuré contre moi; ce que je ſçai de lui-même, auſſibien que ſes complices; il m'a même avoüé le lieu, le tems, & les moyens dont ils devoient ſe ſervir pour cette execution: j'ai voulu par ma clemence lui faire reſſentir l'horreur de ſon projet, & lui rendre la vie qu'il vouloit me ravir; il t'en a toute l'obligation: car quoiqu'il ne

ſoit pas venu à bout de ſes déteſtables deſſeins, ce n'eſt pas la volonté qui lui a manqué, c'eſt la puiſſance & l'occaſion.

LETTRE LXXIV.

Aux Catanéens.

J'Ai appris que vous accuſiez Policlet de trahiſon envers les Agrigentins; parce que me voyant à l'extrémité, il entreprit de me guerir, & me traitant plûtôt en ami qu'en Medecin, il me rendit la vie: Votre témerité m'étonne, vous qui devriez publier ſa connoiſſance parfaite de la Nature, & du corps de l'homme, & loüer ſon grand ſçavoir. Vous le blâmez, mais qu'a-t-il beſoin de loüanges populaires? ſa bonté & ſes bonnes mœurs ſont connuës; je

lui dois la vie, & je l'ai comblé de tant de biens, qu'il eſt à l'abri de vos calomnies, & le plus riche homme de Sicile; je ſuis certain que vous enviez plûtôt ſa Fortune, que la convaleſcence de Phalaris.

LETTRE LXXV.

A Gorgias.

JE trouve plus d'eſprit, plus de graces, & plus de vivacité dans tes Lettres, que de raiſon & de ſolidité; & l'idée que tu me donnes de l'avenir, me paroît bien chimerique, car je n'ai jamais apprehendé la mort, ni les ſupplices, & j'ai crû penſer en homme de bon ſens, parce que le terme fatal de l'Ame n'eſt pas conduit par les hommes: Ainſi, je trouve que celui-là eſt bien fol, qui

toûjours occupé de l'avenir, se figure de pouvoir le prévoir, & l'ayant prévû, ou éviter le mal dont il est menacé, ou suivre le bien qui lui est promis, ce qui me paroît tout-à-fait contre le sens commun ; & si au contraire, quelque prévoyance que l'on en ait, on ne peut éviter les tristes revers de la destinée ; Quelle folie de s'étudier à percer dans ce Labyrinthe ! quelle mortification pour l'homme ambitieux, de ne pas seulement connoître ce qui l'entoure, & ce qui est à son usage ! & quelle témerité en même tems de vouloir s'élever jusqu'à son Maître, & de s'efforcer d'en penétrer les secrets ! Qu'il te souvienne qu'autrefois, Eaque, Minos, & Radamante eurent assez de présomption pour se dire Enfans de Jupiter, & par consequent immortels, ils n'ont pas laissé pour

cela de ſubir le ſort commun des hommes ; que leur folle ambition modere la tienne, toi qui veux approfondir ce que tu ne ſçaurois comprendre : laiſſe-là tes chimeres, & ſçache que l'homme vertueux ne doit jamais trembler à l'approche de la mort, ni s'étonner des caprices du ſort.

LETTRE LXXVI.

A Alacrite.

IL n'étoit pas neceſſaire de t'expoſer aux plus grands dangers pour me prouver ta valeur, & ton grand cœur : mais puiſque ta Vertu a ſurmonté ma crainte, pourſui cet heureux préſage, tu ſeras par tout Victorieux : Cependant ſi je ne conſultois que la tendreſſe que j'ai

pour toi, je t'ordonnerois de lever le Siege, & de revenir, m'étant plus cher que la Conquête du Monde entier : mais je craindrois de dérober à la posterité des Actions si Heroïques, que je ne puis me résoudre à te rappeller. Modere donc du moins cet excès de vivacité qui t'entraîne par tout, & songe que dépourvû d'amis, comme je suis, tu dois te ménager pour moi, & satisfaire en même tems l'amitié & la gloire.

LETTRE LXXVII.

A Timolas.

L'Innocence & l'infaillibilité ne peuvent être attribuées qu'à Dieu ; mais avoir failli, & se relever par sa chûte même, c'est le propre de l'homme ; ainsi,

celui qui après être tombé dans le desordre, n'a pas assez de raison pour reconnoître sa foiblesse & pour s'en corriger, n'a rien qui le distingue des animaux : car qui ne sçait pas profiter de l'adverse Fortune, & rappeller sa Vertu, est indigne d'être homme.

LETTRE LXXVIII.

A Polinestor.

ALacrite m'a assûré de ta bravoure, & de ta fermeté dans les Attaques, & que par le secours de ton Infanterie, & par tes sages conseils, la Ville a été prise: Mais il ne suffit pas à un General d'être brave, prudent, & intrepide, ces qualités lui sont essentielles ; il faut encore qu'il soit liberal jusqu'à la profusion, familier, & d'un fa-

cile accès, simple dans toutes ses actions, qu'il ait une connoissance particuliere de ses Officiers, qu'il se connoisse lui-même, qu'il ne récompense que le merite; que la faveur & la prévention ne l'emportent pas sur la Vertu, & qu'il sçache distinguer ceux qui se sont les plus signalés dans une action, pour les récompenser avec éclat, qu'il fasse partager le butin aux Soldats, & que par ce moyen il l'anime à bien faire, si la veritable gloire ne le peut pas. Voilà, mon cher Polinestor, comme se conduisent les grands Heros, & je ne conois pas d'autre route pour le devenir.



LETTRE LXXIX.

A Lisandre.

NOus avions combatu avant que le secours que tu nous as envoyé fût arrivé, parce que les Ennemis furent découverts avant que la Cavalerie d'Euclide fût venuë; ainsi, faute de Troupes nous n'avons remporté que le vain honneur d'être maître du champ de Bataille, & cette foible Victoire ne doit être attribuée qu'au peu de gens qui ont combatu; parce que nous étant beaucoup exposés, nous meritons bien un peu de gloire.



LETTRE LXXX.

A Arimaque.

LA mauvaiſe opinion que les hommes de ce ſiecle ont de moi, me ſurprend d'autant plus, qu'ils tombent eux-mêmes dans de pareils égaremens : ce qui me conſole, c'eſt qu'ils ſont injuſtes de deſſein prémedité, & par nature, & que leur malice me contraint à paroître tout autre que je ſuis : ainſi, je publie franchement ce qu'ils n'oſent avoüer, crainte de punition ; & je ne ſuis Tyran, que parce qu'ils voudroient l'être eux-mêmes,



LETTRE LXXXI.

Aux Astipaleziens.

QUe c'est avec raison qu'on dit, que l'amour de la Patrie est la passion la plus forte dans l'homme; puisque environné d'honneurs & de biens, je n'en goûte qu'imparfaitement la douceur, éloigné de ma chere Patrie! Je vous envoye par vos Ambassadeurs des fonds pour rétablir votre Ville, & j'aurai une parfaite joye, si vous recevez mes Présens plûtôt comme un témoignage de ma Vertu, que de ma liberalité; puisque l'un marque la bonté de l'Ame, & l'autre n'est qu'un effet d'une Fortune riante & abondante.

LETTRE

LETTRE LXXXII.

Aux Atheniens.

VOtre Sculpteur, Perilas, eſt venu me trouver, & m'a préſenté de ſes Ouvrages, que j'ai trouvés excellens & finis; & après les avoir vûs avec le plaiſir que peuvent cauſer des Peintures délicates & parlantes, je l'ai reçû avec diſtinction, & l'ai comblé de biens, tant à cauſe de l'excellence de ſon Art, qu'à cauſe de ſa Patrie: Après quelque ſéjour ici, il forgea un Taureau d'airain, plus grand que la Nature, & m'en fit préſent: cette nouvelle invention me donna beaucoup de plaiſir, d'autant plus que c'eſt un animal nourri avec les hommes, & qu'il leur eſt d'une grande uti-

lité : cet Ouvrage me parut d'abord digne d'être présenté à un Roi ; parce que j'ignorois encore à quel usage il étoit destiné ; mais après avoir ouvert un de ses flancs, il me découvrit un supplice le plus cruel, & le plus affreux qui eût jusqu'alors été inventé : ce genre de mort me surprit, & je ne pus m'empêcher de croire, que celui qui en étoit l'auteur étoit d'un cœur bien corrompu & bien cruel, & qu'il meritoit en faire la premiere épreuve, ce qui fut cause que je le fis enfermer en ce Taureau, & ordonnai d'allumer un bûcher tout autour, comme il me l'avoit lui-même enseigné ; les cris du Patient formoient comme les mugissemens d'un Taureau en furie ; ainsi perit le Peintre Perilas, qui se creusa lui-même le lieu de son supplice, & fit le premier la funeste

experience de sa déteſtable invention. J'ai appris que vous le regrettez beaucoup, & que vous me blâmiez fort de l'avoir ainſi puni ; ce qui m'a d'autant plus ſurpris, que je m'étois imaginé que vous trouveriez peut-être le ſupplice encore trop doux, mais je n'en ai pas trouvé de plus grand : Ceſſez donc de le juſtifier, Atheniens ; cette juſtification me ſeroit ſuſpecte, car je pourrois croire que ce Taureau n'eſt pas l'ouvrage d'un ſeul, mais de vous tous ; car je ne reconnoîtrai le contraire qu'à la juſtice que vous me rendrez en loüant ce châtiment judicieux & raiſonnable, je ne me repentirai jamais de l'avoir fait mourir ; c'eſt un exemple que j'ai donné aux méchans comme lui, qui ont aſſez de malice pour inventer des tourmens auſſi terribles : Et comme vous me regar-

dez comme un Tyran, je n'ai point agi contre la Justice, puisque tout ce qui sert à la défense de son Etat lui semble juste : ainsi, quiconque trouvera cette mort injuste, cherchera à diminuer mon autorité, & à affoiblir le pouvoir de mon Gouvernement : Enfin, ce Taureau terrible servira dorénavant de demeure à ceux qui auront la temerité de conspirer contre moi : C'est pourquoi, ô sages Atheniens, ne traitez point de tyrannie la conduite qu'on doit tenir dans un Gouvernement ; trop de douceur & d'humanité nous font mépriser du Peuple ; la severité des Loix les tient en bride, & nous maintient dans cette superiorité si contraire à l'humeur libertine de la populace.

LETTRE LXXXIII.

A Teleilide.

TU as dit à plusieurs de mes amis, qu'il devoit me suffire de la mort de Perilas, & que je ne devois plus me servir du Taureau pour punir les Criminels ; parce que ceux qui m'avoient loüé de l'avoir fait perir dans les supplices qu'il avoit inventés pour les autres hommes, me blâmeroient de m'en servir dans la suite : ton avis est trop commun pour le suivre, & les Princes n'ont point de compte à rendre de leurs actions qu'à Dieu même ; il me suffit de mesurer la peine au crime, & les hommes aujourd'hui poussent à un tel excès l'iniquité & le vice, que le Taureau est encore un supplice trop doux.

LETTRE LXXXIV.

A Lamac.

TU as eu la témerité de te plaindre au Conſeil des Camarins, que contre toute humanité j'en avois déja fait brûler trente-ſept dans le Taureau: je ſouhaite que le nombre n'en augmente point; toutesfois je crains bien que ton indiſcretion, & ta langue dangereuſe ne me forcent d'augmenter ce nombre de deux, en joignant avec toi ce fol d'Epiterze, pour vous apprendre à reſpecter les actions des Princes.



LETTRE LXXXV.

A Timandre.

LA Guerre que les Camarins viennent de me déclarer, te doit causer bien de la joye, toi qui n'as pas cessé de les y pousser par tes conseils : mais que tu sçais mal te vanger, puisque cette Guerre que tu me suscites ne fera qu'accroître ma gloire, & augmenter mes Victoires ! je t'aurois neanmoins puni de ton audace, si je t'avois crû digne de mourir : la misere & ton propre caractere me vangeront assez, & je ne sçai point de supplice plus convenable à tes crimes, que d'obtenir des Dieux que tu puisses vivre plus long-tems qu'ils ne l'ont prescrit aux hommes.

LETTRE LXXXVI.

A Epistrate.

SOnge que c'est pour la troisiéme fois que je te pardonne ; ne me force pas à te punir, car tu ne trouverois plus Phalaris & tu reconnoîtrois le Tyran.

LETTRE LXXXVII.

A Agemort.

ESt-il possible que vous ne vouliez pas penser autrement que le vulgaire, & que parce que j'ai voulu réduire cette Province sous le Pouvoir Monarchique, vous me fuïez comme un Tyran, & refusiez même mes

mes présens: que vous connoissez peu le génie du peuple, & l'importance de la Monarchie! Mais, quoi! ne pouvez-vous pas me regarder comme ami, & faut-il que Phalaris, qui n'a pris les rênes du Gouvernement que dans le but de faire plaisir à ses amis, se voye privé de cette noble consolation, qui seule étoit capable d'adoucir les amertumes inséparables des Dignités & des Honneurs? Et ne suis-je pas bien à plaindre d'être obligé, pour suivre les mouvemens pressans de ma generosité, d'accabler de biens, des Farceurs, des amis de table, & des indignes flatteurs de ma tyrannie?



LETTRE LXXXVIII.

Aux Meſſiniens.

LOrſque je vous ai envoyé les Vaiſſeaux Delphiques, les Couronnes d'or, & autres précieux dons, pour offrir à vos Dieux en reconnoiſſance de la ſanté qu'ils ont eu la bonté de me rendre, je jugeai bien, ou que religieuſement vous leur offririez, ou qu'emportez par l'inſatiable envie de vous enrichir, vous leur déroberiez ces précieux témoignages de ma Religion; ce que vous avez fait: ainſi, pour m'offenſer, vous avez oſé inſulter juſqu'à vos Dieux, en leur dérobant mes dons; comme ſi dans ces cultes on devoit regarder celui qui offre, & comme ſi l'intention ne juſtifioit

pas tout. Mais comment pouvez-vous couvrir ce larcin ? & quelle difference faites-vous, ou de s'emparer des trésors consacrés aux Dieux, ou de ceux qui leur sont adressés ? Ne vous trompez pas, votre impieté est aussi manifeste que ma reconnoissance; votre peu de respect vous attirera la colere divine; puisque sans craindre le courroux de ces mêmes Dieux, vous avez souffert que votre Chef mît en déliberation ce qu'on devoit faire de mes Présens, & si on devoit en disposer comme provenans d'un ennemi : vous avez même souscrit à son jugement sacrilege, & vous avez eu la témerité de dire, que si vos Dieux avoient reçû mes Présens, vous jugeriez qu'ils ne vous sont pas favorables, & qu'ils vous trahiroient. Que vous êtes insensés de raisonner ainsi ! vous croyez

donc vos Dieux capables de faillir, eux qui ſont les ſeveres Cenſeurs de vos fautes & de vos crimes. Qui les diſtingueroit de vous, s'ils étoient ſujets aux mêmes foibleſſes ? Rendez le culte dû à vos Dieux ; & ſi vous réputez traîtres ceux qui reçoivent, ou qui voudroient recevoir mes Préſens, méfiez-vous de ceux qui vous gouvernent avec la ſageſſe la plus apparente ; puiſque par trois fois ils m'ont voulu livrer Meſſine, ſi je leur avois voulu donner les ſommes qu'ils me demandoient. Vous n'aurez garde de les punir, puiſque vous avez tous les mêmes ſentimens, & que l'interêt & l'avarice ſont les ſeuls Dieux à qui vous ſacrifiez.



LETTRE LXXXIX.

A Policlet.

JE ne sçai, mon cher Policlet, si je dois admirer davantage ta Vertu, & la bonté de ton cœur, ou la science profonde que tu possedes en Medecine ; parce que l'une a vaincu par la force de ses remedes, la mort qui s'emparoit du Tyran ; & l'autre, par sa délicatesse, & par son integrité à resister aux puissants attraits d'une Fortune riante que tu te serois faite, si tu t'étois défait de moi : ainsi, je te dois deux fois la vie ; par tes hautes connoissances, tu m'as arraché du tombeau, & par ta probité, & ta droiture, tu m'as préservé de l'assassinat projetté par mes ennemis : mais

je prétends récompenser mieux ta Vertu que ces mêmes ennemis n'eussent fait ton crime : j'ai ordonné qu'en reconnoissance de ce que je te dois ; l'on te donne quatre Vases d'or massif, deux Coupes d'argent gravées à l'antique, dix douzaines de paires de Verres, vingt Filles Vierges, & cinquante mille Attiques ; j'ai aussi mandé à Tevere mon Trésorier, qu'il te donne les mêmes Appointemens qu'aux Capitaines de mes Vaisseaux, & qu'à ceux de ma Garde : Je sçai que la récompense n'est pas égale au Service ; mais contente-toi de l'aveu que je fais, que je ne suis pas assez puissant pour le reconnoître.



LETTRE XC.

Aux Himeriens.

JE vous avois mandé de m'envoyer inceſſamment Stecicore, Hermocrate, & Conon, & au lieu d'eux, vous m'avez remis Famſas & Nicerque : ce procedé me fait connoître, que ſi j'étois tel que vous penſez, je devrois me venger de votre inſolence ; & ſi je ne punis pas vos Ambaſſadeurs, c'eſt que je les eſtime plus que vous tous ; & quoiqu'ils ne ſoient en nulle conſideration parmi vous, ils n'en ſont que plus illuſtres & plus recommandables, puiſque je n'ai jamais ignoré que vous cherchiez à abaiſſer la Vertu pour faire triompher le vice ; vous ne me les avez envoyés que

pour les ſacrifier ; mais je ne ſçai point violer les Loix communes de la Grece, comme vous, qui les avez mépriſées & corrompuës tant de fois, & même à mon ſujet : Ainſi, apprenez donc que je ſerois fâché de vous imiter, ni vous reſſembler, vous qui me traitez de meurtrier & de Tyran, ce qui ne me fait aucun chagrin, mépriſant trop le blâme, & la loüange des hommes : Cependant ſi la Juſtice peut trouver place quelques momens dans vos Aſſemblées, envoyez-moi ceux que je vous ai demandés, immolez-les à la ſûreté de votre Ville ; Et ſi vous refuſez de me livrer votre impudique Conon, ſoyez ſûrs que je ferai ſaccager & ruiner votre Ville, & je vous ferai ſentir que je ſuis encore plus cruel que vous ne vous l'êtes imaginé.

LETTRE XCI.

A Stesicore.

J'Ai été averti que tu commençois à redouter mon pouvoir, après avoir examiné ton crime : j'ai honte de ta foiblesse ; qu'est devenuë ta témerité & ta constance ? Tu as bien osé prédire aux Himeriens ma perte, en les assûrant qu'ils seroient bien-tôt délivrés de ma tyrannie, & tu paroissois alors en homme sage, mépriser la mort, en te sacrifiant pour ta Patrie. Pourquoi donc maintenant te troubles-tu à la vûë terrible des supplices que je t'ai préparés, toi qui paroissois auparavant les braver ? Mais si tu es timide, & d'une ame commune, pourquoi es-tu assez fol pour te li-

guer contre moi ? Pourquoi me traiter de Tyran, & diſtribuer en plein Senat les Vers & les Sentences faites contre moi ? Si tu craignois un tel ennemi, qui t'a pû contraindre, toi qui n'es qu'un vile Poëte, & un ſimple Muſicien, à mener une vie ſi contraire à ta Profeſſion, & à l'étude ? Pourquoi abandonner une vie tranquille, & vouloir ſortir de ton caractere ? Sotte & ridicule préſomtion des hommes, qui, faute de ſe connoître, & de ſe borner aux talens qui leur ſont accordés par les Dieux, ont la folle ambition d'entreprendre ce qu'ils ignorent, & ce qui ne leur convient pas! C'eſt ainſi que le Poëte Steſicore, fameux par ſa Poëſie, a l'aveugle paſſion de vouloir gouverner la République, & veut commander ſans ſçavoir obéïr: mais je te punirai de ta témerité,

non comme un Muſicien, mais comme un Gouverneur qui a oſé exceder ſon pouvoir & ſon autorité.

LETTRE XCII.

Au Même.

J'Ai appris que tu étois parti pour Alontie, & pour Aleſie, & que tu as envoyé par tout des Meſſagers pour trouver de l'argent, & aſſembler des Troupes, afin de venir m'attaquer ; ne deviendras-tu jamais ſage ! & vieil comme tu es, n'auras-tu pas aſſez de raiſon pour te guerir de la cruelle paſſion de gouverner ? Tu fais infidelité aux Muſes, & tu devrois craindre leur courroux ; ne te ſuffiſoit-il pas, étant Poëte, de prodiguer leurs faveurs, ſans les abandonner au-

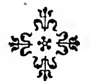
jourd'hui en dérobant la dignité de Magiſtrat? Ne devrois-tu pas avoir compaſſion de tes enfans, qui ſeront les victimes innocentes de tes extravagances? Et comment ſe trouve-t-il des hommes aſſez fols pour ſuivre un inſipide Poëte, qui a aſſez d'effronterie, pour vouloir attaquer un ennemi puiſſant & redoutable, qui peut le reduire en poudre? Il me ſemble déja te voir décrire le retour des Grecs, & blâmer la témerité des Capitaines, toi qui loin du peril, n'as que la langue, & ta Poëſie pour défenſe, & qui peux retourner en ſûreté d'Aleſie en Himere. Apprends neanmoins que les écüeils de la mer Capharis & des ſimples Gardes, & de Caribde, & l'Armée de Nauplie t'attendent, & que tu ne pourras t'échaper de mes mains, quoique tu amuſes les hommes

foibles par les contes frivoles, que les Dieux protegent les Poëtes.

LETTRE XCIII.

Aux Himeriens.

SÇachez que j'ai pris Stesicore, Conon, & Dropidas passans de Pachine au Peloponése chez les Corinthiens, où vous les aviez envoyez : nous renvoirons peut-être Dropidas ; pour Conon, nous l'avons d'abord fait mourir, & Stesicore est encore en vie jusqu'à ce que nous ayions pensé de quel genre de supplice nous devons le punir.



LETTRE XCIV.

Aux mêmes.

J'Ai rendu la liberté à Stesicore, en lui pardonnant tout ce qu'il avoit fait contre moi, non pas en votre consideration, car c'est ce qui l'a pensé faire perir, mais en faveur des Muses qui le protegent, & des demi Dieux qui habitent la Terre d'Himere, dont il a chanté les loüanges. Je n'ai pas voulu exposer un homme comme lui, fameux par ses ouvrages, à perir avec cet infâme Conon: mais je vous conseille & ordonne que vous ne le chargiez plus du soin de vos affaires; cet emploi ne lui convient point, & j'ai même appris que vous l'y aviez forcé; cherchez-en de plus ca-

pable de remplir ce poste, & laissez-le vivre en repos, toucher sa Lyre, & chanter ses Vers.

LETTRE XCV.

A Stesicore.

JE te prie, Stesicore, ne parle plus de moi, ni dans tes Vers, ni autrement, parce que dans mes affaires j'ai besoin de discretion, & qu'elles soient secrettes ; tu peux épancher ta veine sur les autres, & t'abandonner à ton genie ; mais sur tout, fui le Gouvernement, & prends-moi pour exemple : envisage d'un côté la douceur, les plaisirs, & l'abondance qui suivent le Commandement ; & d'un autre côté, les chagrins, les peines, & les mortifications

qu'il entraîne après lui, tu connoîtras bien-tôt que la condition d'un homme privé eſt cent fois plus avantageuſe; aimé & cheri de quelques-uns, il a la douceur de pouvoir ſe décharger des ſecrets de ſon cœur; & nous triſtes joüets de l'ambition & de la Fortune, toûjours renfermés en nous-mêmes, nous n'avons pas la liberté d'en ſortir: Ainſi, croi-moi, les honneurs & les grandes richeſſes ne peuvent pas faire le bonheur de la vie, c'eſt la ſeule mediocrité, & une heureuſe ſimplicité, qui peuvent rendre l'homme heureux.



LETTRE

LETTRE XCVI.

Au Même.

QUoique tu approuves par tes Sentences, & par tes Vers le meurtre des Tyrans, ce qui eſt raiſonnable & digne de loüange, ne penſe pas que je déſapprouve ta morale; je ne blâme pas la mort du Tyran, mais celle de Phalaris, parce que ce ſeroit faire perir l'homme, & non le Tyran: car tu n'ignores pas que je ſçai mieux me vanger d'une injure, que de la faire à autrui. Sçache donc que Dropidas, ni quelqu'autre homme de bien que ce ſoit, ni même Jupiter Maître de tous les hommes, & qui m'a conſervé la vie, ne ſeroient pas en ſûreté dans le Temple, ſi Eubole & Ariphante

y étoient, que je veux punir comme Conon & Theagoras, qui cherchoient ma mort, & tant d'autres; car ſans la rigueur & la ſeverité de mes Loix, j'euſſe il y a déja long-tems, perdu la vie : qu'ils publient donc que je ſuis homicide, ſans Religion, Tyran, & ſoüillé des plus grands crimes, qu'ils ne m'épargnent point; car ſi les méchans m'eſtimoient, je croirois perdre l'eſtime des bons : Il eſt vrai que je n'épargne point les coupables, que je fais brûler les uns dans le Taureau, les autres ont été empalés; j'ai fait crever les yeux aux uns, écorcher la tête, & expoſer ſur la roüe les autres; mais il étoit beſoin de me ſervir de ces cruels Spectacles pour donner l'exemple aux autres qui auroient voulu s'élever contre moi. Mais helas! qu'il eſt dur de n'avoir d'autres moyens de ſe

conserver la vie, que la tyrannie, & les tourmens ! tel est mon triste sort : Ainsi, Stesicore, quand tu déclames avec tant de chaleur contre la tyrannie, ne croi pas que j'y prenne part, & sçache que rien ne peut ternir la vie de Phalaris, que la mort, laquelle j'attends, & m'y soûmets comme à un Arrêt irrévocable des Destinées : Mais je ne prétends pas qu'en punissant Eubole & autres homicides, non pas selon les Loix données contre ceux, qui en assassinant les Tyrans, cherchent à acquerir une vaine gloire, mais selon celles imposées par le Tyran, qui est au-dessus des Loix : je ne prétends pas, dis-je, que ces actions justes & raisonnables obscurcissent, ni noircissent mon nom dans la posterité ; ainsi, je les ai, en présence des Himeriens, fait fourcher jusques à la poitrine,

pour demeurer toute la nuit dans cet état : Mais pour toi, donne-moi occasion par ta discretion, & par la justice que tu me rendras, de faire connoître que Phalaris sçait encore mieux récompenser que punir.

LETTRE XCVII.

A Aristoloe.

CRois-tu que parce que j'ai pardonné à Stesicore, que tu sois en droit de faire des Tragedies contre moi, comme si je devois estimer tous les Poëtes ? tu t'abuses fort, car je n'estime que les bons, & méprise de même les simples ennemis : Cependant toi, qui n'es qu'un méchant Poëte, & un foible ennemi, tu veux te comparer à Stesicore ; mais tu en connoîtras la diffe-

rence, non point par rapport à moi, mais à cause de la témerité que tu as eu de te comparer à Stesicore.

LETTRE XCVIII.

A Stesicore.

JE ne doute pas que tu ne connoisses Nicocle de Syrase; il est d'une Famille distinguée, tant par l'ancienneté de sa Noblesse, que par les grands Hommes qu'elle a produits: c'est pour le consoler de la perte qu'il a fait de sa chaste moitié, que je t'écris; parce que sçachant l'étroite amitié qui est entre nous, il m'a envoyé son frere Cleonie pour me prier de te demander un Eloge en Vers de la défunte, ce qui me fait bien connoître la folie des hommes:

Car qu'eſt-il beſoin de Vers, de loüanges & de ceremonies, quand la parque cruelle a tranché le cours de notre vie? Vaine oſtentation de ces mêmes hommes, que l'ambition n'abandonne pas au ſpectacle même terrible de la deſtruction de leurs ſemblables! Neanmoins puiſque cette ridicule vanité eſt autoriſée par l'uſage, tu m'obligeras d'élever par tes Vers la Vertu de cette chaſte Epouſe: Je ſçai que l'Eloge d'une femme eſt un ouvrage peu convenable à un Poëte fameux; que c'eſt dégenerer, & prodiguer l'excellence de la Poëſie: mais comme les choſes extraordinaires font toûjours honneur à qui les publie, tu peux vanter la fidelité, le bon cœur, & la retenuë de cette illuſtre femme, puiſque ces qualités ſont ſi rares dans ce ſexe volage, indiſcret, & capricieux: ne me

refuse pas ce plaisir, afin d'assûrer par-là tout le monde, que Stesicore est toûjours ami de Phalaris.

LETTRE XCIX.

A Nicocle.

J'Ai prié Stesicore de m'envoyer les Vers qu'il aura composés en l'honneur de ta chere Epouse ; puisque c'est un sujet de consolation pour toi : J'ai appris que tu étois affligé outre mesure, & que cette perte pourroit être cause de la tienne. Qu'est donc devenuë cette fermeté, & ce courage à l'épreuve? T'abandonnent-ils lorsque tu en as le plus de besoin ? N'es-tu pas assez vieux pour connoître la miserable condition de l'homme ? Nous naissons dans une in-

nocence apparente ; cette ſimplicité & cette obſcurité ne marquent que trop les miſeres, & les peines qui nous ſuivent juſqu'au tombeau : ainſi nous ſommes obligés de regarder notre enfance comme le tems le plus heureux de notre vie. Miſerable neceſſité ! de devoir ſon bonheur à ſa ſtupidité , & à un état ſi peu different des autres animaux. O mortels ! vous êtes les triſtes joüets de la Nature , puiſqu'elle ne ſe fait connoître à vous , que pour vous rendre malheureux , votre raiſon fait votre miſere ; & comme ſi elle étoit jalouſe de ſon propre ouvrage , lorſqu'elle vous donne quelques talens diſtingués, ce n'eſt que pour vous faire mieux reſſentir la petiteſſe & la foibleſſe de vos raiſonnemens , puiſqu'elle eſt aſſez cruelle pour dérober à vos yeux la connoiſ-

ſance de ſes moindres effets.

Ces reflexions fâcheuſes devroient nous conſoler de la mort de nos amis, puiſque c'eſt la fin de leurs miſeres, & que cette Loi ſi dure & ſi contraire à la création eſt impoſée à tous les hommes ; ſi nous paroiſſons affligés, ce doit être de leur ſurvivre ; car tout homme de bon ſens doit mépriſer la vie, puiſqu'elle ne lui a été accordée que pour la perdre. O penſée funeſte, qui revolte tous mes ſens! ô malheureux mortels, que votre ſort eſt déplorable ! & l'immortalité ne devroit-elle pas être la juſte récompenſe de vos Vertus ? La mort ne devroit engloutir que ceux qui, plongés dans le crime, deshonorent le ſuperbe nom d'homme ! Ah ! Nature, que tes Loix ſont injuſtes, tu confonds l'homme vertueux avec le criminel, & tu

parois ne faire pas plus de cas de la Vertu que du crime ! Mais du moins, si la fin étoit égale pour tous, pourquoi as-tu privé l'homme sage & digne de l'être, de la connoissance de l'avenir ? Car que diroit-on d'un Voyageur, qui, marchant toûjours, ne sçauroit jamais où il a dessein d'aller ? ne le regarderoit-on pas comme un fol ? Que pouvons-nous dire, nous, qui n'envisageant la vie que comme un Voyage, ignorons le terme & le but où nous devons nous arrêter ? rentrons-nous dans le néant d'où nous sommes sortis ? ce seroit deshonorer ton Ouvrage, ô divine Nature ! & cet homme dont la structure fait toute ta gloire, & ton élevation, deviendroit-il une ombre, une fumée ? Non, je ne puis te faire l'injustice de te croire si marâtre ; tu ne l'as

pas élevé pour l'étouffer dans ton sein, tu le destines à quelque chose de plus noble, & tu ne nous caches ces merveilleux secrets que pour maintenir ta puissance, & abbaisser l'orgüeil de l'homme, qui voudroit s'élever jusqu'à toi. Après des raisons si fortes, ne dois-tu pas te consoler, & refuser à tes sens l'indigne sacrifice de ta raison ?

LETTRE C.

A Stesicore.

JE te suis très-sensiblement obligé de tes Vers ; ils sont si beaux, que l'on juge bien que tu ne travailles que pour la posterité ; ce qui te distinguera sans peine de ces foibles Ecrivains qui n'écrivent que pour leur

ſiecle, & qui ne vantent que la Vertu, & les autres belles qualités de certains particuliers, ſans s'attacher à la loüer elle-même; qui empoiſonnent leurs écrits par le venin de la flatterie, qui n'élevent que la Fortune, & qui ne connoiſſent pas le vrai mérite & la ſolide Vertu. Il n'en eſt pas de même de tes ſçavans Ouvrages, ils ne ſont remplis que de faits vraiment glorieux & illuſtres: Tu me mandes que tu veux faire connoître ma bonté par tes Vers, je t'en diſpenſe; que mon nom ſoit gravé dans ton cœur, je n'en demande pas davantage.



LETTRE CI.

Aux Filles de Steſicore.

JE ne ſçai point de plus digne ſujet de conſolation pour vous, mes belles Filles, que de vous rappeller les Vertus de votre pere ; vous n'avez perdu que ſa perſonne ; la vieilleſſe & la Loi commune vous l'ont enlevé ; mais ſa memoire & ſes ſages Ecrits ne mourront jamais : Quelle gloire pour vous d'entendre publier par tout cet excellent homme ! vous perdez un pere, je pèrds un Ami. Montrez-vous dignes de lui, & épargnez à ſa memoire, la honte d'avoir laiſſé des filles aſſez foibles pour regreter ſa mort ; faites-le revivre en vous-mêmes, & par votre conduite & vos Vertus

faites que les filles de Stesicore soient aussi recommandables pendant leurs vies, que leur pere l'est après sa mort : sa fin n'a pas été capable d'ébranler sa constance, & jamais homme ne s'est mieux servi de son esprit. J'en ai eu des marques certaines dans le tems qu'il étoit mon Prisonnier, toûjours assûré par lui-même ; ni ma tyrannie, ni l'horreur de mes tourmens ne l'ont pû ébranler ; je l'ai connu plus vertueux dans mes Prisons, qu'en liberté ; sa sagesse a triomphé de ma cruauté, & je devins moi-même esclave de sa Vertu. Profitons donc de ses sages maximes ; & puisqu'il nous a laissé les plus sûrs moyens de mépriser la mort, servons-nous-en pour la sienne.

LETTRE CII.

Aux Filles de Stesicore.

VOus me mandez que votre pere en mourant vous chargea de me prier en faveur des Tauromenitains ; mais en verité ils sont indignes de pardon & de pitié, m'ayant declaré la Guerre injustement : cependant j'ai tant de veneration pour lui, que ses derniers vœux sont des Loix pour moi, & je leur rendrai non seulement l'argent des Prisonniers que j'avois déja fait délivrer, mais même je ferai l'impossible, tant sa memoire m'est chere ; ainsi, la veneration & l'estime que Phalaris a pour l'Ame de Stesicore, l'emporte sur la haine qu'il avoit contre les Tauromenitains.

LETTRE CIII.

A Etesope.

AU commencement de la Guerre que me firent les Tauromenitains, je leur rendis leurs Prisonniers pour leur rançon, non pour leur faire plaisir, mais pour éviter la Guerre & suivre la Loi commune de la Grece; mais depuis je leur ai encore pardonné, Stesicore l'ayant souhaité avant que de mourir : ainsi, c'est à lui qu'ils en ont l'obligation ; il leur a fait plaisir, & m'a obligé en même tems, parce que par cette action je donne un témoignage de ma bonté inconnuë jusqu'alors aux hommes.

LETTRE CIV.

Aux Himeriens.

IL n'eſt rien que je ne fiſſe pour conſerver le ſouvenir de Steſicore ; s'il falloit lutter contre les Deſtinées, j'en aurois la témerité pour faire revivre ce divin homme, lequel par ſes ſages & doctes Ecrits, s'eſt acquis l'eſtime de toute la terre ; & qui a été ſi favori des Muſes, qu'elles ont inventé en ſa faveur des Odes & Chants de Muſique : ainſi, ne ſoyez pas fâché d'être privés de l'honneur de l'avoir enſeveli, il ſera toûjours Himerien, quoique par ſa vertu chaque Contrée le diſe ſien : Ediſiez-lui donc un Temple en Himere ; comme un Monument de ſa haute ſageſſe, & de votre

estime, & croyez qu'il ne cessera de vivre, que quand ses Ouvrages finiront : Ne songez donc plus à faire la Guerre aux Catanéens, parce qu'ils ne veulent pas vous envoyer ce demi-Dieu : ne les accuseriez-vous pas de foiblesse, s'ils ne conservoient point ce dépôt précieux ? & ne vous suffit-il pas que votre Ville soit le lieu de sa naissance, sans aller vous embarrasser dans une Guerre qui ne peut vous rapporter aucun avantage ? car étant Siciliens, il ne vous convient pas d'assieger une Ville de Sicile : Si vous êtiez obligés de lever le Siege, vous perdriez votre réputation : & ne seriez pas en sûreté ; Ainsi, puisque vous faites tant de cas de Stesicore, servez-vous de ses belles maximes ; faites retentir vos Temples de ses chants ; que ces Sentences ornent vos maisons : ayez,

le ſoin de les envoyer à vos voiſins, & n'enviez plus le bonheur des Catanéens ; ils n'ont que les triſtes reſtes de ce grand homme, vous en avez eu l'enfance, & le reſte de la vie. Soyez donc aſſûrés que votre Ville ayant produit un ſi grand Poëte, ſera eſtimée de tout le monde.

LETTRE CV.

A Traſibule, & à Philante.

VOus dites que vous avez rendu à Tenere l'argent que je vous avois prêté, il m'aſſûre ne l'avoir pas reçû ; je ſuis fort embarraſſé, car je ne vous crois ni les uns, ni les autres capables de me tromper : Tenere demande que vous lui préſentiez des témoins de ce que vous avancez, & vous dites que vous

lui avez rendu comme à un ami veritable avec lequel il ne faut point de précaution : ainsi, vous jugez bien de mon incertitude. Mais afin que vous ne croyiez pas que je me défie de vous, j'ai alloüé cette somme en mes comptes comme si elle m'avoit été renduë, & je prie Dieu qu'il ne m'en vienne jamais aucune connoissance ; car il me paroît qu'il vaut mieux perdre son bien que ses amis.

LETTRE CVI.

A Paurolas.

TA generosité, mon Fils, me fait un vrai plaisir; j'admire avec satisfaction la noblesse de ton cœur, tu ne démens point ton origine, puisque tu es liberal & magnifique : conserve

ce digne caractère ; ma Fortune est assez grande pour seconder ta generosité, & je n'épargnerai rien pour te donner lieu de satisfaire cette belle passion ; fai présent à tes Compagnons de ce que je t'envoye, & sois persuadé que Phalaris n'amasse des richesses, que pour te rendre heureux en te les abandonnant.

LETTRE CVII.

Aux Magariens.

SAns esperer de vous aucun plaisir, j'ai laissé aller en liberté vos Galeres que j'avois prises, quoique je sçusse bien que vous les aviez armées contre moi : ayez du moins autant de souvenir des graces que l'on vous a faites, que l'on a de plaisir à vous en faire ; & songez

que par trois fois je vous ai rendu la vie que vous eussiez perduë par la disette de bled.

LETTRE CVIII.

A Peristhéne.

TU seras bien surpris d'aprendre que malgré les justes raisons que j'avois de faire mourir les femmes Dembole & Ariphante, je leur ai donné la liberté: Cependant si tu avois entendu les raisons pleines d'esprit & de fermeté qu'elles m'ont données en les interrogeant, à peine le pourrois-tu croire, & il n'est pas naturel que des femmes puissent soûtenir la vûë des supplices avec tant d'intrepidité; je leur demandai si elles n'étoient point complices de la conspiration de leurs maris con-

tre moi? Elles ne me l'avoüerent pas seulement, mais m'assûrerent d'un ton ferme, qu'elles avoient déliberé de venir avec eux pour me faire mourir. Etonné de leur réponse, je leur demandai, quelle injure & quel sujet de chagrin je leur avois causé; à quoi elles répondirent, qu'à la verité je ne les avois pas offensées personnellement, mais en general; parce que, disoient-elles, c'est une injustice commune que de vouloir usurper la liberté & subjuguer des Républiques: que chaque particulier est lezé par cette tyrannie, & qu'il doit aussi s'en vanger en particulier quand il en trouve l'occasion: Et quand je leur demandai, quel supplice meritoit un crime aussi noir; elles s'écrierent d'un ton joyeux, la mort. Cette réponse si noble & si peu attenduë me desarma, &

je jugeai que qui vouloit mourir avec tant de courage, étoit digne de vivre : Et enfin je leur pardonnai, & ordonnai de leur rendre tout ce que tu leur as pris, en les faisant mes Prisonnieres, & les renvoyer à leurs parens, afin qu'elles n'ayent pas lieu de se plaindre de la rigueur de nos Jugemens.

LETTRE CIX.

A Evandre.

JE crois que toi & tous les Himeriens, & la plus grande partie des Siciliens, n'ignorez pas, qu'étant en Himere & dans le Temple, plusieurs bandits & gens sans honneur, ni Religion, vinrent m'attaquer, croyant m'accabler par le nombre ; mais les Dieux qui ne peuvent

vent souffrir l'impieté, & qui protegent l'innocence, me conserverent, & j'évitai ce danger; ils permirent que ceux qui attentoient à ma vie, tomberent entre mes mains pour en être justement punis. Tel est le sort des méchans qui se précipitent ordinairement dans l'abîme où ils vouloient jetter les autres.

LETTRE CX.

A Cleonete.

LE départ de ton mari Philodéme, mon veritable ami, ne doit pas t'empêcher de songer à pourvoir ta fille : elle est dans l'âge convenable, puisqu'elle a vingt ans passés; car de même que la femme qui a perdu son mari, & qui a neanmoins assez de constance & de

fidelité pour resister aux mouvemens impetueux d'un temperament vif & ardent, & pour pouvoir pendant un an se priver des douceurs de l'hymenée, acquiert une gloire immortelle, & est regardée comme un modele de Vertu ; aussi une fille nubile, qui garde trop longtems sa virginité, se rend méprisable, & c'est l'affront le plus sanglant que l'on puisse faire au sexe : ainsi l'absence du pere ne doit pas être un obstacle à l'hymen de la fille ; chaque instant differé est un gage d'amour de moins, & il est à propos que les parens ménagent la jeunesse de leurs enfans ; C'est la seule saison propre à l'union ; car il est difficile que la possession & la joüissance ne causent du dégoût, ou du moins n'affoiblissent les empressemens ; les attraits brillans d'une beauté naissante ser-

vent d'aiguillon à l'amour, & la Vertu eſt preſque toûjours l'appanage de la beauté. : quel chagrin pour une fille de perdre en ce triſte état ſes parens, ou ſes biens ! Enfin, croyez-moi, n'attendez pas le retour de Philodéme, elle a plus beſoin d'un mari que d'un pere ; & ſi c'eſt ſa dot qui vous embarraſſe, ſon pere m'a laiſſé vingt talens, ſans les richeſſes de Phalaris, dont vous pouvez diſpoſer, & c'eſt une maxime ſolide & ſage que de ſçavoir joindre la Fortune & l'Amour ; & quoique le cœur doive décider du choix, l'abondance doit aſſûrer la bonne intelligence & l'union parfaite : Ne retarde pas davantage ces Nôces ſi avantageuſes ; profite le plûtôt que tu pourras de la douce conſolation de voir ta fille heureuſe, & n'épargne point un ami qui ſe fait gloire de l'ê-

tre, & qui ſouhaite ardemment de t'en donner des preuves certaines & ſolides.

LETTRE CXI.

A Tevere.

AVant que de recevoir tes Lettres, j'ai appris que les Nôces de la fille de Philodéme étoient faites ; je ſuis fâché que ce couple charmant n'ait pas encore reçû mes Préſens, n'ayant jamais plus de joye, que lorſque je trouve occaſion de faire part de mes richeſſes : Mais, mon cher Tevere, que je ſuis à plaindre ! la Renommée cruelle & injuſte me fait paſſer parmi les hommes comme un Monſtre né pour leur deſtruction ; ce qui eſt cauſe que tout le monde me fuit, & même ceux à qui je ſuis

le plus inconnu : que la malheureuse néceſſité de ſe maintenir, & la cruelle ambition de dominer ſont contraires au repos de l'homme ! le poſte brillant où la Fortune m'a élevé, me fait plus craindre qu'aimer : en ſorte qu'il n'y a que ceux qui, ſoüillés de toutes ſortes de crimes, appréhendent ma ſeverité, qui n'oſent pas tenir de diſcours deſavantageux de moi, pendant que j'ai la mortification de voir que les gens ſages & vertueux abhorrent mon Gouvernement, & déteſtent ma conduite. Quel cruel embarras, mon cher Tevere ! il eſt des momens, où fatigué de ma grandeur, j'irois volontiers me bâtir une retraite dans les bois affreux de Numidie, afin qu'éloigné de ce tumulte importun du monde, j'euſſe la douceur d'attendre avec tranquillité la fin de ma

destinée ; accablé du poids même de ma Couronne, j'envie le sort des Bergers : Que te diraije, enfin ! mortels, comme nous sommes, quelle folie de se priver du plaisir de passer le peu de jours qui nous est accordé par les Dieux avec agrémens & avec délices ; incertains après notre mort de notre destinée ! Pourquoi se charger de soins inutiles & fâcheux ? ou si l'avenir doit être une récompense fidelle de la Vertu, pourquoi ne pas s'y attacher uniquement, & devenir vertueux sans s'embarrasser de Fortune, d'honneurs, & de dignités, qui sont de veritables chimeres, & dont l'inconstance nous devroit dégoûter de la possession ? Mais, mon cher Tevere, c'est sortir du caractere de l'homme, que de parler ainsi ; notre propre foiblesse nous entraîne, & nos passions sont les

ſeules guides de nos actions : mais laiſſons-là notre morale, & parlons un peu de Leon & de Theanne, en faveur de leur hymenée ; laiſſe-leur à l'avenir la maiſon où ils ont goûté les premiers fruits des Nôces, & ne chaſſe point le Dieu d'Hymen d'un lieu tout teint encore du ſang des Victimes qui lui ſont offertes : D'ailleurs, cette demeure doit être d'autant plus agréable à ces Epoux, que c'eſt le lieu où ils ont rompu les liens de la virginité : Je t'ordonne d'executer tout ce que je te mande, afin qu'un ami tel que moi ſoit à ſouhaiter de ceux mêmes qui affectent de s'en moins ſoucier.



LETTRE CXII.

A Pytagoras.

VOus vous êtes peut-être imaginé, mon cher Pytagoras, que le ſeul ſoin de ma gloire & de mon autorité m'occupoient : il eſt vrai que la plûpart des Princes devorés par l'ambition & la fauſſe gloire, n'ont d'autres ſoins que d'entaſſer Victoires ſur Victoires pour ſe rendre fameux à la poſterité ; mais je crois qu'il ne ſuffit pas à un Heros d'être experimenté dans le fait des Armes, mon opinion eſt qu'il faut encore qu'il ſe connoiſſe luimême, qu'il s'étudie à penetrer dans l'avenir obſcur : Car quel chagrin pour un Monarque qui ſemble n'avoir rien a ſouhaiter, qui

qui fait tout trembler, dont la gloire est égale à la fortune, & qui ne trouve rien dans la Nature qui ne paroisse, pour ainsi dire, être formé pour ses plaisirs! quelle mortification pour un Prince si puissant de se dire à soi-même : ces honneurs, ces grandeurs periront avec moi ; j'ai eu le pouvoir de me rendre Maître de toute la terre, mon nom faisoit frémir tous ses Habitans, & neanmoins ma fin n'est pas differente ; & j'ai même sort que le plus simple Berger : mon élevation est un éclair, ma puissance est un coup de tonnerre, qui dans l'instant étonne toute la Nature par son impetuosité, & par la force de ses coups, mais bientôt s'étouffe dans la terre d'où il étoit sorti! Que ces tristes réflexions, sage Pytagoras, sont capables de faire rentrer l'homme en lui-même, & de lui montrer

connoître quelle eſt ſa folie, lorſqu'il ſe donne tant de mouvemens pour s'élever au-deſſus de lui ! qu'il penſe à l'avenir, & qu'il ſe diſe : une vie obſcure & ruſtique eſt la ſeule qui puiſſe rendre l'homme heureux, parce que dans cet état ſimple on ne vit que pour mourir ; le ſeul inſtant de la Nature qui craint ſa deſtruction, nous fait apprehender la mort, au lieu que les Grands & les Sçavans ſont rongés ſans ceſſe ; les uns par le funeſte chagrin d'abandonner ces Dignités, cette abondance, & les douceurs de la vie ; & les autres par la cruelle ignorance où ils ſont ; après avoir employé toute leur vie à la recherche de ce qu'ils pourroient devenir après leur mort, ou du ſujet de leur création, & par la ſeule certitude qu'ils ont de finir comme les ani-

maux ; c'eſt-là l'écüeil de leur ambition ; c'eſt le terme & le but de tous ces grands Noms: ces hommes ſi illuſtres par leur ſçavoir, & par leur éloquence, & qui rempliſſent tant de volumes de leurs Ecrits, ne connoiſſent pas ſeulement les Principes de la Nature, & la veulent définir : ils n'avancent rien que par conjecture, & ne nous laiſſent que de belles Fables, plus propres à amuſer l'eſprit, qu'à l'inſtruire; à chaque Philoſophe, chaque opinion ; à chaque homme, chaque ſentiment. Que ce cahos, & cette confuſion eſt une forte preuve de l'ignorance de l'homme, & de ſa préſomption ! Enfin, Pytagoras, plus je penſe à la condition humaine, plus j'ai honte de ſa foibleſſe, & le Créateur eſt bien vangé de l'orgüeil, & de l'arrogance de l'homme par l'homme même. Pour moi, je

ne sçaurois trop admirer la conduite de cet excellent Ouvrier qui en apparence avoit fait naître l'homme au-dessus de toute la Nature, & par consequent en état de commander à tous les Elemens; & cependant par une prudence admirable, & une connoissance parfaite de son Ouvrage, ce même homme dont l'exterieur est si pompeux, est sujet & soûmis à ces mêmes Elemens, & à toute la Nature, & est la propre cause de sa destruction. C'est à toi de me rassûrer, & de me faire connoître, si tu le peux, que nous ne devons pas craindre la mort, puisqu'elle devient le commencement de notre felicité.

Fin des Lettres de Phalaris.



LES CONSEILS D'ISOCRATE A PHILIPPES ROY DE MACEDOINE; OU LE MODELE DES MINISTRES.

JE sçai que la flatterie a toûjours été l'écüeil de la raison des Hommes, & que les plus grands Conquerans n'ont pas été exemts de cette foiblesse : ainsi, je juge bien qu'un Ministre qui a plus d'attention à sa Fortune, qu'à la gloire de son

Maître, doit ſuivre cette pernicieuſe route ; mais je n'ignore pas auſſi que la verité triomphe tôt ou tard, & qu'un ſage Conſeiller doit ſe faire un devoir de la dire & de la ſoûtenir : c'eſt le veritable moyen de rendre une République floriſſante, un Prince glorieux, & adoré de ſon Peuple. Je ne fais cette diſgreſſion que parce que j'ai reſolu d'entrer dans ton conſeil, tant par l'amour que je porte à ma Patrie, que par l'eſtime que je fais des Grecs : Ne t'imagine donc pas trouver en moi un fade admirateur de tes foibleſſes, je ne vante que la Vertu, & ne cherche qu'à reprimer le vice ; & loin de te procurer des plaiſirs, pour t'endormir dans la moleſſe, je ne veux que t'entretenir de Conſeils utiles au Gouvernement ; parce qu'un Prince qui veut regner avec ſa-

gesse, ne doit employer ses jours qu'aux soins de procurer le repos & l'abondance à ses Peuples, & soûtiens que ce n'est point la bravoure & l'intrepidité qui forment un grand Prince ; ces qualités sont communes, le Soldat les pourroit disputer à son General, s'il ne s'agissoit que de ces actions vives & déterminées, & de cette audace Martiale : mais ce qui doit distinguer un Prince, & l'élever, c'est une prudence consommée, une politique fine & délicate, une prévoyance continuelle, une connoissance parfaite de lui-même, & de ses Ministres : un discernement juste du merite, un genereux mépris de la flatterie & de la prévention, une curiosité raisonnable de sçavoir les differends particuliers de ses Sujets, une douceur engageante, une bonté paternelle ; enfin, il faut

qu'un Prince meſure la récompenſe à la Vertu, & la peine au vice : Ainſi, grand Roi, tu dois connoître par ce portrait combien les maximes de tes Courtiſans flatteurs ſont dangereuſes, qui oſent aſſûrer qu'un Roi ne doit penſer qu'à s'acquerir de la gloire, & qu'il n'eſt qu'une témeraire & noble audace qui puiſſe l'en combler. O dangereux & pernicieux conſeils ! d'autant plus favorablement reçûs des Grands, qu'ils flattent leur ambition, & que tu as neanmoins ſuivis juſqu'à preſent, ayant oüi dire, que dans une Action tu combats en Soldat, & non en Roi, & que tu as le foible d'aimer à entendre vanter ta force & ton adreſſe : mais m'ayant permis de te dire mes ſentimens, & y étant obligé comme Miniſtre, je prendrai la liberté de te remontrer, que

comme il est honteux à un Souverain de perdre des Batailles, il y a de l'indiscretion à s'exposer trop, quand l'occasion ne le demande pas: si bien qu'un Prince qui s'est signalé dans un Combat, ne s'en attire pas plus de loüanges, parce que l'on suppose que ces grandes actions sont attachées à la qualité du Monarque; & si par malheur sa témerité lui coûte la vie, l'on blâme son emportement, & sa perte souvent cause la ruine entiere de ses Peuples; le Prince doit commander, & ses Officiers doivent executer, c'est à eux que le trépas est honorable, ils combattent pour le Païs, & pour la sûreté de leurs familles.

Les Républiques nous fournissent un exemple sensible de cette précaution: Examinez la maniere dont elles se gouvernent pendant la Guerre, & comme

elles reglent les projets qu'on doit executer : leurs Chefs donnent leurs ordres de leurs Cabinets, & cette conduite est très-utile à une République ; parce que si les Armes n'étoient pas favorables, & qu'une défaite fût assez grande pour mettre une Armée en déroute, du moins le Chef attentif à tout ce qui se passe, & qui a sçû prévoir avant le Combat le remede & le secours qu'il falloit apporter au desordre, en cas qu'il en arrivât, rétablit bien plûtôt les affaires, quoiqu'absent, que s'il étoit à la tête de l'Armée : car le Soldat intimidé, voyant son General faire retraite, croit tout perdu, & ne se rallie presque jamais : au lieu que lorsqu'il n'y est pas, il espere qu'il envoyera à son secours, & cette esperance diminuë la consternation qu'une Bataille perduë cause :

Ainſi, tu dois juger à préſent qu'il faut qu'un Prince ſe conſerve pour ſes Sujets, & que c'eſt une fauſſe gloire, & une ambition indigne de lui, que de vouloir ſe trouver à toutes les actions; car qui peut douter de la grandeur de ſon courage? le Trône inſpire ces ſentimens, quand même la Nature les refuſeroit: ainſi, diſpoſe des Batailles & des Sieges dans ton Cabinet, tu ſeras plus certain de la Victoire.

* Examine encore la ſage conduite des Lacedemoniens, leſquels regardoient la Perſonne de leur Roi comme une choſe ſi précieuſe, qu'ils choiſiſſoient les plus vaillans & les plus experimentés d'entre eux pour ſa Garde, & c'étoit une plus grande infamie parmi eux d'abandonner leurs Rois morts, que de fuir deſarmé devant l'ennemi.

Tu n'ignores pas le ſort de Xerxes Roi des Perſes, qui, voulant ſoûmettre les Grecs à ſon Empire, devint le plus malheureux Prince de la terre, pour avoir voulu faire ſes Conquêtes en perſonne, & s'être trop exposé afin d'en avoir ſeul la gloire. Il eſt vrai qu'il conquit ce Royaume, mais il fut obligé d'en donner ſur la fin de ſes jours le Gouvernement à ſes enfans, & n'emporta de ſes Victoires que le remords ſecret d'avoir eu plus de valeur que de prudence.

Quant à Cyrus; après qu'il eut défait l'Armée de Perſe, & qu'il ſe fut vû par cette Victoire au plus haut degré d'élevation où un Roi puiſſe aſpirer, ſa fauſſe ambition ne ſe trouva pas ſatisfaite; ſa témerité lui reprochoit ſa prudence : il fallut ceder à ces deux Tyrans du cœur humain, & ces cruels lui coû-

terent la perte d'un si grand Empire, & la défaite entiere de ses Alliés.

Ces exemples fameux doivent suffire pour te convaincre de la verité de mes maximes : car je n'estime point un homme courageux, qui n'écoute que son ambition démesurée, & le feu d'une jeunesse emportée : c'est combattre en Taureau, & non pas en Homme, & Mars n'a jamais combattu sans Minerve.

Les Conseils les plus salutaires qu'on puisse donner à un Prince ou vaincu, ou triomphant, c'est que si sa Monarchie est exposée à la fureur de l'ennemi, qu'il n'ait pas recours dans cette necessité, ni à des gens inconnus, ni à ceux qui, quoiqu'experimentés dans l'Art Militaire, s'abandonnent aux plaisirs, & negligent le Service, ni à ceux qui desesperés & ou-

trés de leur mauvaiſe fortune, cherchent la mort avec empreſſement, ni à ceux qui ne ſuivant que les mouvemens d'un temperament fougueux, s'expoſent au peril ſans le pouvoir prévoir, & qui ne combattans que pour contenter leur rage & leur cruauté, mépriſent la gloire & l'honneur.

Hé bien, grand Roi, ne m'avoüeras-tu pas, que ce ne ſont point ces actions brillantes & vigoureuſes qui forment le parfait Heros? & que puiſque la valeur eſt partagée indifferemment aux Hommes, un Heros ne peut ſe montrer tel, qu'en ſuivant une route que nul autre que lui ne puiſſe ſuivre? Il faut préſentement ſçavoir les ſujets qui peuvent obliger un Prince à faire la Guerre.

Je n'en connois que deux motifs; le premier, eſt l'avantage

& le bien de ses Sujets, & la conservation de leur liberté.

Le second, est le soin de sa propre gloire, & de ses Etats.

Je sçai qu'on pourroit en ajoûter un troisiéme, qui est la noble envie de s'agrandir, & la gloire de se rendre Maître de toute la terre.

Ces Projets magnifiques sont dignes d'un grand Prince, qui, secondé par la Puissance & par la Fortune, ne chercheroit qu'à assouvir sa gloire, & à faire trembler toute la terre : Mais comme il est necessaire que la prudence ait part aux actions des grands Hommes, ces fantômes d'honneur doivent s'évanoüir. En effet, un Prince doit envisager le bien & l'avantage de ses Peuples, & défendre à ses ennemis le passage dans ses Etats; & les Conquêtes qui proviennent de ces Guerres justes

& legitimes, appartiennent de droit au Conquerant.

Je ne puis pas blâmer la Guerre que tu fais maintenant aux Barbares, car ce n'est que pour conserver ton Païs ; mais qu'il te suffise de les domter, & les chasser de tes Frontieres ; que cette Victoire serve de borne à ton ardeur guerriere.

Jusqu'à present tu ne peux te plaindre de la Fortune, elle est soûmise à tes desirs, & il semble qu'elle ne s'attache qu'à te favoriser ; on ne te nomme par tout que le Grand Roi ; tu es aimé & cheri de ton Peuple ; tu es craint & estimé de tes Voisins. Que peux-tu souhaiter davantage ? & est-il un sort plus glorieux ? J'aurois crû manquer à mon devoir, si à la veille de cette Guerre je ne t'avois donné tous ces Conseils, afin de t'avertir de la conduite que tu dois tenir dans

cette expedition, & afin de pouvoir détruire les mauvaises impressions que tes flatteurs t'avoient données de la veritable conduite d'un Monarque. Je ne te fais qu'un abregé des choses necessaires pour faire un grand Prince ; parce que je suis persuadé que n'écoutant que les sentimens de ton cœur, & les sages avis de tes amis, tes actions justifieront amplement toutes les sages maximes que je t'ai exhorté à pratiquer.

Je ne puis neanmoins finir cette Epître, sans te parler encore de la familiarité, & du facile accès que l'on doit trouver dans un Prince.

Cette bonté & cette maniere populaire animent les Sujets, & vous assûrent de leur fidelité : ce n'est pas cependant qu'il ne faille connoître auparavant les caracteres de ses Sujets,

& le genie du Peuple.

Car un Prince, pour maintenir son autorité, ne doit point se communiquer à son Peuple; mais aussi il est des Païs où le Peuple doit être caressé, & on ne s'assûre de lui que par un air insinuant & doux : ainsi, c'est aux Princes à se gouverner sur cet article, selon les mœurs & les caracteres de leurs Sujets.

Il faut qu'un Prince ferme l'oreille aux calomnies, & qu'il déteste les calomniateurs ; car rien n'est plus à craindre dans un Etat que ces Monstres de malice, qui n'ont d'autre occupation que celle de chercher à nuire à tout le monde, & sur tout dans une Cour où la jalousie & l'envie regnent impunément ; & n'y voit-on pas tous les jours de ces hommes que la Fortune a élevés dans un instant, & qui n'ont pour toutes bonnes

qualités, que l'abondance & les richesses, vouloir neanmoins le disputer au vrai merite, & se ruiner pour une concurrence? ainsi; un Prince judicieux & juste, ne doit s'attacher qu'à la simple verité, rendre justice également aux Grands comme aux petits, & ne croire que ses yeux & ses oreilles sur les Jugemens qu'il rend. J'omettois de t'avertir de te méfier de ceux qui te conseilloient de composer ta Gendarmerie d'Etrangers; ce seroit faire une grande faute, d'autant plus que ce seroit augmenter la haine de tes ennemis, en donnant azile à des scelerats, & à des gens sans nom, soüillés de crimes, & bannis de tous Païs par leur libertinage: il convient bien mieux te servir du secours des Thessaliens qui sont tes voisins, qui sont aguerris, braves Soldats, & à present en sedition,

c'eſt le moyen de les accorder ; & lorſque tu feras le Siege de quelques Places, ce ſont les Villes dont il faut s'emparer, & non pas des murailles ; c'eſt-à-dire, qu'il eſt bien plus avantageux de gagner une Ville par la douceur & par la clemence, que par la force des Armes. Un Gouvernement auſſi ſage que celui que je viens de décrire, ne ſera pas ſans doute approuvé dans le vulgaire, qui juge inconſiderément & ſans reflexion de toutes choſes ; mais qu'il eſt glorieux de leur être inconnu ! Nous aurons toûjours les mêmes ennemis ; mais avec cette difference, que ceux-ci envieront & craindront en même tems ton bonheur & ta puiſſance ; & ceux-là prendront ombrage de ma ſageſſe & de l'eſtime que les hommes ont de ma Vertu, & ſeront jaloux de voir

que ma converſation eſt plus recherchée que la leur : Mais hélas ! quelle baſſeſſe ! & l'homme peut-il être capable de ces indignes ſentimens ? La Vertu vous doit donner de l'émulation, & les vertueux une noble envie de les imiter : La puiſſance & la felicité d'un Prince devroient faire le bonheur de ſes Sujets, lui gagner l'eſtime de ſes amis, & l'alliance de ſes voiſins.

Enfin, ce qui peut te conſoler, c'eſt que la même cauſe qui te fait des ennemis, te donne les moyens de les tenir dans le reſpect : pour moi, que la vieilleſſe & le peu de pouvoir ne rendent pas bien dangereux, je me fais une Loi d'acquieſcer à la Fortune préſente. Adieu.

EPITRE II.

d'Isocrate à Philippes Roi de Macedoine.

NOus nous sommes assemblés Antipater & moi plusieurs fois, pour déliberer ensemble sur ce qui regarde la République & toi-même ; je crois qu'il est necessaire d'écrire ce qu'il faut faire après que la Paix sera faite : j'étois d'avis que lorsque tu seras en bonne intelligence avec les Lacedemoniens, Thebaniens, & Agrivois, tu maintienne une Paix durable avec les Grecs, étant certain que si tu peux y porter les Villes principales, les voisines suivront leur exemple ; mais ces conseils ne sont plus de saison, ta Victoire & ta clemence les

ont forcés à te reconnoître, & à ſe ſoûmettre à tes Loix : ce qu'il faut donc faire préſentement, eſt de porter la Guerre en Aſie, afin que leur-faiſant ſouffrir les travaux & les fatigues de cette Guerre, leur fureur ſe ralentiſſe, & leur témerité ſoit punie, la moleſſe & .l'abondance les rendroient inſolens & avaricieux ; les peines, les marches, & la diſette, les rendront plus dociles & plus liberaux.

Pluſieurs m'ont demandé, ſi j'étois cauſe de ce que tu avois déclaré la Guerre aux Barbares, ou ſi j'approuvois ce projet : je déclarai devant tout le monde, que je ne ſçavois pas tes deſſeins, & que je n'étois point en aſſez grande liaiſon avec toi pour que tu m'en fiſſe part, & que je croyois que tu en avois déliberé tout ſeul ; ils me répondirent, qu'ils me prioient de

te le persuader, & de te maintenir dans cette résolution, s'écriant tous, que jamais Guerre n'avoit été suscitée plus justement; & si j'étois assez robuste, & que mon grand âge pût me permettre de t'aller trouver, nous prendrions des mesures ensemble; & si mes avis te sembloient bons & convenables à tes affaires, tu pourrois les suivre; mais ma foiblesse me prive de cette satisfaction: Ainsi, je te conjure de persister dans le dessein de domter les Barbares, parce qu'il faut qu'un Prince soit constant dans ses projets, supposant comme l'on fait une mure déliberation; car il n'appartient qu'au commun des hommes de changer, le seul interêt maîtrisant leurs actions: ce qui doit encore t'animer à cette Guerre, c'est l'honneur & la gloire que la Victoire t'acquerera:

querera : Car peux-tu choisir une plus belle occasion de consacrer ton nom, non seulement aux Grecs, mais encore à la posterité, lorsque tu auras réduit les Barbares à servir ces mêmes Grecs ? excepté ceux qui se sont déclarés tes Sujets, & cette Conquête te sera plus facile, vû l'état présent de tes affaires, qu'il ne te l'a été d'augmenter ta puissance, & de courir avec tant de rapidité à la gloire. Tu es Maître d'un grand Royaume ; tu es comblé de tous les biens, & de toutes les faveurs de la Fortune ; elle semble s'être fixée en ta faveur ; la Nature t'offre tous ses trésors, la gloire & la Victoire te suivent par tout, il ne te manque plus que l'immortalité pour te rendre semblable aux Dieux, & je ne suis ravi d'être parvenu à l'âge où je me trouve, que parce que je reconnois que je ne

me suis pas trompé dans la haute idée que je m'étois faite de te voir un jour le premier homme de ton siecle. Adieu.

EPITRE III.

d'Isotrate à Philippes Roi de Macedoine.

QUoiqu'il soit fort dangereux d'envoyer des Lettres en Macedoine dans le tems que nous sommes en Guerre, & même en tems de Paix ; j'aurois neanmoins crû offenser l'amitié, si je ne t'écrivois en faveur de Diodotte, qui est doüé d'un vrai merite, & de mes amis particuliers ; je te prie de l'avoir en grande recommandation ; j'ai appris qu'il étoit en liaison fort étroite avec toi ; il ne s'agit donc plus que de te rendre témoigna-

ge de sa Vertu, & d'affermir votre amitié : ainsi, je te puis assûrer que de tous ceux avec qui j'ai conversé, dont les uns étoient environnés & comblés de gloire, les autres inimitables, tant par leur éloquence, que par leur grand sçavoir ; ceux-ci excellens & recommandables, tant par leur invention, que par l'execution des choses inventées ; & ceux-là estimables par une vie simple & sans éclat ; je te puis, dis-je, assûrer qu'il renferme en lui seul toutes les belles qualités de ceux-ci : tu en feras l'experience, & tu dois te servir de ses sages conseils ; il est estimé de tous les Princes qui ont connu sa droiture & son integrité ; & si quelques-uns ne lui rendent pas la justice qu'il merite, c'est qu'ils ont trouvé en lui un Censeur rigide de leurs foiblesses & de leur mollesse, & qu'ils

ont méprisé les avis salutaires qu'il leur donnoit pour le bien de la République. Ces Princes, qui pour l'ordinaire ne se servent de leur autorité que pour tout faire impunément, ne contrarient & n'empêchent l'execution des bons conseils d'un Ministre désintereſſé, que pour avoir une plus grande liberté d'executer ce qu'ils on projetté eux-mêmes ; c'est ce qui cause la décadence des Républiques & des Monarchies, quand ils sont gouvernés par des Chefs qui consultent en tout leur volupté & leur amour propre. Ainsi, il faut qu'un Monarque accorde une grande autorité à un Ministre dont il connoît la probité, l'équité, & l'experience ; parce que dans les affaires désesperées ou fâcheuses, il faut qu'un Ministre puisse agir avec liberté ; qu'il soit assûré de la

confiance & de l'eſtime de ſon Souverain : Car pour dire la verité ſans complaiſance & ſans ménagement, il faut qu'un Conſeiller ſoit écouté favorablement de ſon Maître, & qu'un Roi banniſſe de ſa Cour les flateurs & ces Courtiſans indignes, ſouples & rampans, qui ne cherchent qu'à connoître le foible d'un Prince pour entretenir ſes foibleſſes, & pour établir leur Fortune. Mais le dirai-je, helas ! les ſiecles ſont ſi corrompus, & le vice a pris un ſi grand Empire ſur les hommes, qu'il ſe trouve des Princes aſſez faciles & aſſez ſtupides pour ſe laiſſer ſéduire par les appas trompeurs de ces ſcelerats, & pour mépriſer ceux, qui n'écoutant que les mouvemens d'une vertu ſolide, travaillent pour l'interêt commun d'une Républipublique : Diodotte a éprouvé

ce ſort malheureux chez les Princes d'Aſie, qui l'ont injuſtement privé des honneurs qu'il avoit merité, pour avoir dit la verité avec trop de fermeté : tant il eſt vrai de dire, qu'il faut qu'un Miniſtre connoiſſe bien le caractere & le genie de ſon Roi, avant de s'expoſer à dire librement ſa penſée ; la verité paſſe pour manque de reſpect ; & pour temerité à la Cour : Les Grands ne veulent pas être contrariés ; tout leur paroît inferieur ; ils ſe croyent infaillibles ; & ne ſe ſouvenant plus qu'ils ſont hommes, & par conſequent ſujets à mille infirmités, il ſemble que leur élevation leur ſert de rempart contre le vice, & contre les autres paſſions humaines : Mais c'eſt une erreur & une prévention bien groſſiere, expoſés comme ils ſont aux yeux de tout le monde, tout l'Univers eſt at-

tentif à leurs actions, & ce qui ne passe chez le vulgaire que pour faute legere, passe chez eux pour un manque de politique, & souvent pour un coup d'Etat. Les passions ne sont point foibles chez les Grands, elles sont toutes dominantes, & ont plus de pouvoir sur eux, qu'ils n'en ont eux-mêmes sur les autres : Comme ce seroit s'abbaisser & dégenerer, que de n'être pas plus vicieux, ni plus vertueux que le reste des hommes, ils poussent l'un & l'autre à l'extrémité. Que la condition des hommes élevés au-dessus des autres est malheureuse ! toûjours entraînés loin d'eux-mêmes, ils n'ont pas la douceur de pouvoir s'abandonner aux mouvemens naturels de leurs cœurs : les interêts de l'Etat, & le soin de leur gloire, dirigent & reglent toutes leurs actions ; occupés sans cesse &

rongés par l'ambition, ils se refusent le bonheur de goûter un instant les délices d'une vie tranquille. Environnés de témoins qui sont autant d'espions de leurs démarches, ils n'ont pas la liberté de sentir les charmes de la solitude; empoisonnés par une flatterie fine & délicate, ils ont le malheur de ne se connoître jamais eux-mêmes: Entourés de Courtisans & d'Officiers qui ne s'attachent qu'à leurs puissances, & qui ne travaillent, & ne s'étudient qu'à les surprendre pour courir à plus grands pas à la Fortune, ils sont toûjours privés du plaisir d'avoir des amis sinceres à qui l'on puisse découvrir les sentimens les plus secrets du cœur: gouvernés par des Ministres qui ne regardent ce haut degré d'élevation que comme un seul passage à la Fortune, ils portent seuls le fardeau

de la Couronne, & répondent des évenemens, tandis que ces Miniſtres que l'amour de la Patrie & la grandeur de leur Maître devroient animer, en ramaſſent & recüeillent les fruits & les avantages ; ſi le Miniſtre eſt en faveur, ce n'eſt plus au Prince qu'on s'adreſſe, ſa Cour eſt plus nombreuſe que celle de ſon Prince qui n'eſt plus qu'un ombre de Roi. Je n'aurois jamais fini, ſi je voulois décrire ici les peines & les amertumes du Gouvernement ; je ſuis certain qu'elles l'emportent de beaucoup ſur les douceurs & les plaiſirs qu'on y trouve. Pour revenir à Diodotte, je ſçai qu'il balançoit à t'aller trouver, non pas qu'il crût que tu fuſſes de cet indigne caractere, ayant appris par la Renommée le contraire, mais parce que rebutté & indigné du peu de vertu &

de discernement de ces Princes d'Asie, il avoit résolu de fuir à jamais les Grands de la Cour, parce qu'il avoit jugé que ce n'étoit pas là le séjour des hommes justes, désinteressés, sinceres, amateurs de la verité, & protecteurs du merite, & il imitoit en fuyant la Cour, les Matelots, qui ayant essuyé les tourmentes & les furieuses tempêtes de la mer, & reconnu l'inconstance de cet Element, ont bien de la peine à se remettre en mer, quoiqu'ils esperent une plus heureuse navigation : ainsi, il n'a obéï à tes ordres, que dans l'assûrance de trouver en toi encore plus de Vertus que la Renommée n'en a publié ; commence donc pour lui donner des marques de ta bienveillance, à le combler de biens, afin qu'il en puisse faire part aux autres ; car il est de la politique & de la

gloire d'un Prince d'aſſûrer d'abord une Fortune proportionnée à ſon Miniſtre, parce que les ſoins qu'il apporteroit à la faire, ſont employez au bien & à l'avantage du Gouvernement: J'ai conſeillé au fils de Diodotte de travailler ſous ſon pere, afin d'apprendre la maniere de gouverner, & de ſe trouver en état un jour de le ſoulager, & je lui ai enjoint ſur tout de ſe montrer ſouvent en public; mais il craint de ne pouvoir jamais aſpirer à cet honneur: Il m'a paru ſouhaiter avec ardeur d'entrer à votre ſervice, ſon peu d'experience lui fait peur, & il eſt ſemblable en cela aux Athletes, qui combattans pour la Couronne, voudroient bien remporter la Victoire, mais n'oſent pas s'offrir au Tournoi, ne ſe trouvans pas aſſez forts pour remporter le Prix. Je finis en te

priant d'excuſer ſi je ſuis ſi long long dans mes Epîtres ; mais un Vieillard ne peut ſe conſoler de ſa vieilleſſe, qu'en racontant ce qu'il a pû recüeillir de ſon experience & de ſes travaux. Adieu.

EPITRE IV.

d'Iſocrate à Alexandre.

J'ai crû qu'étant ami du pere, je pouvois l'être auſſi du fils ; puiſqu'étant heritier de toutes ſes Vertus, j'aurai la conſolation de le voir vivre en toi, & j'eſpere que tu recevras avec autant de bonté que lui, mes Conſeils & mes avis ; & quoique la vieilleſſe faſſe reſſentir toutes ſes infirmités au corps, l'eſprit n'a encore rien perdu de ſa vivacité, & de ſa force ; je puis me vanter d'avoir cette même éloquence qui

m'a tant de fois fait triompher dans ma jeunesse: Ne pense pas que l'amour propre ait part à la bonne opinion que j'ai de moi; il doit être permis à l'homme sage de se rendre quelquefois justice, & je ne te mande tout ceci que pour te désabuser, & pour te guérir de l'injuste prévention que tu pourrois avoir de la foiblesse de mes sentimens par le conseil pernicieux de tes Courtisans: Car apprends que l'homme veritablement sage est en horreur dans une Cour; sa simplicité porte ombrage, son desintereſſement nuit à la fortune des autres, & les impressions de Vertu qu'il cherche à donner au Prince sont contraires aux projets de ces lâches Favoris, qui ne s'attachent qu'à amuser la molesse de leur Maître. Mais j'ai appris avec beaucoup de joye, que les commen-

cemens de ton Rgne seroient d'heureux présages de la sagesse & de la prudence de ton Gouvernement ; & la Renommée a déja publié que tu avois toutes les qualités qui peuvent faire un grand Roi ; chacun admire ta clemence, & l'amour que tu portes à ton Peuple ; on est charmé de la distinction que tu fais des Philosophes & des Sçavans, & de l'attention que tu as pour les Sciences, exercices si necessaires à un Prince : On ne sçauroit être trop surpris du choix juste & avantageux que tu fais de ceux que tu honores de ta bienveillance ; tu ne confies le maniement des affaires qu'à ceuxdont tu as éprouvé l'experience, la fidelité, & la droiture ; tu partages les Emplois, & ne les donnes qu'aux gens capables de les occuper. Une conduite si sage te doit rendre le plus

puissant Prince de la Terre, parce que la Fortune n'ayant nulle part à ta grandeur, tu dois tout à ta Vertu & à ta prudence ; tu ne negliges rien de ce qui peut contribuer au bonheur de tes Sujets ; tu ne te contentes pas d'avoir choisi d'habiles Ministres ; tu ne te reposes pas encore sur leurs soins ; tu te fais instruire de tout , & tu parois plûtôt le premier Ministre de ton Royaume , que le Souverain. Que ces commencemens sont beaux , & que ne devons-nous pas esperer d'un Regne aussi glorieux ? Tu sembles par une noble émulation le vouloir disputer à ton pere , lui que l'on doit regarder comme le plus grand Monarque de la Terre.

Fin des Epîtres.



TABLE DES LETTRES

contenuës dans ce Volume.

TABLE.

Fin de la Table.